

Unité de la foi et diversité liturgique

*P. Gabriel Díaz Patri*¹

Le sujet à aborder est en soi trop vaste et l'approfondir, même dans une mesure restreinte, dépasserait entièrement les limites d'un exposé des caractéristiques de celui-ci. Nous n'essaierons donc pas d'embrasser tous les aspects présentés par le sujet, limitant notre travail aux plus remarquables. Nous ne signalerons que les principaux, qui, de par leur nature, mériteraient un développement beaucoup plus étendu. Nous n'avons donc d'autres prétentions que de donner un panorama général sur un sujet aussi large.

Une étude comparative des différents rites de la liturgie catholique réalisée en profondeur devrait inclure tous les aspects qu'ils comportent ou qui, d'une quelconque manière, sont en rapport avec eux, c'est-à-dire, non seulement les cérémonies de la messe, mais aussi l'office, la célébration des sacrements et jusqu'à la propre spiritualité. De fait dans le sens plein du terme, un rite n'est pas uniquement un rituel liturgique, mais «une tradition catholique complète, le mode singulier par lequel une communauté particulière de fidèles perçoit, exprime et vit sa vie catholique au sein de l'unique corps mystique du Christ...»². Ceci englobe tous les aspects de la culture catholique: écoles théologiques avec leurs Pères et Docteurs, discipline canonique, écoles de spiritualité, dévotions, traditions monastiques, art, architecture, hymnes, musique, etc...³ Cependant, pour la raison indiquée ci-dessus, nous bornerons notre étude uniquement aux cérémonies de la messe, et plus précisément, à l'ordinaire de celle-ci⁴.

D'un autre côté, l'étude de chacun des rites à travers leur développement historique serait d'un grand intérêt, mais ici nous nous limiterons, en général, à la forme «reçue» de chacun d'eux. Et, qui plus est, nous ne nous circonscribons qu'aux rites parvenus jusqu'au XX^e siècle, sans nous arrêter à ceux déjà disparus depuis longtemps (tels que le Sarum, Bénéventain, d'Aquila, Cistercien, etc.). Il est important d'établir, à ce propos, un critère méthodologique: fréquemment on a recours aux textes les plus anciens, ayant la prétention d'y rencontrer ce qui est le plus «traditionnel», ce à quoi

¹ Conférence donnée lors du septième colloque du CIEL, du 8 au 10 novembre 2001, à Versailles.

² Taft, S.J. « Catolicismo de rito oriental », *Sal Terrae*, Santander, 1967, p. 6. Dans ce même sens, Pie XII, dans son encyclique « *Orientalis ecclesia* », inclut dans le rite "tout ce qui concerne la liturgie sacrée et les ordres hiérarchiques, ainsi que les autres états de la vie chrétienne..."

³ Cette définition n'a pas lieu d'une manière univoque; elle ne se vérifie totalement que dans les rites orientaux, en Occident les différences entre les rites étant limitées à la Messe, l'office et, seulement dans certains cas, aux autres sacrements.

⁴ L'étude du rite devrait inclure aussi le calendrier qui fixe le cycle annuel avec la répétition des rites une année après l'autre, ainsi que, dans plusieurs cas, une traduction propre des écritures.

l'on ne parvient qu'après un patient travail archéologique, dont les résultats sont généralement incertains. Ici, nous tâcherons de faire le contraire, c'est-à-dire d'étudier et d'analyser le «traditum», ce qui a été transmis: à savoir, ce qui est arrivé jusqu'à nous et tel qu'il est parvenu jusqu'à nous, car la tradition, par définition, est quelque chose que l'on reçoit et non quelque chose que l'on déterre. Nous ne le faisons pas, bien entendu, menés par un préjugé évolutionniste, selon lequel le plus récent serait nécessairement le meilleur, mais dans l'intention de découvrir les éléments qui se sont maintenus au cours des temps et qui sont pratiqués en quelque manière partout, et de trouver ainsi, les éléments liturgiques les plus universels et permanents, tant à travers l'espace que le temps. Ainsi, nous pourrions réaliser une première analyse phénoménologique de la matière, sans préjudice d'une étude postérieure, historique, systématique ou théologique qui puisse apporter plus de lumière et nous conduire, peut être, à d'éventuelles précisions.

1. Liturgies, rites et usages

Quand nous parlons de «liturgie», dans un sens large, nous nous référons à l'ensemble réglé de prières, de chants, de gestes, de rites, d'objets et, en général, de symboles que l'Église utilise pour donner publiquement culte à Dieu, et exprimer ainsi sa religion⁵. Ces prières, ces chants, ces gestes, etc., provenant de traditions différentes, prennent dans chaque cas une physionomie propre, et dûment réglementés, ils constituent un rite. La liturgie de l'Église Catholique se trouve ainsi concrétisée dans divers rites suivant les différentes traditions reçues, lesquelles, dans plusieurs cas, remontent à l'âge apostolique.

Nous pouvons distinguer trois attitudes différentes par rapport à la diversité des rites: en premier lieu, celle identifiant l'Église à un rite déterminé, comme il arrive, en général, dans les églises dissidentes d'Orient, qui se voient ainsi réduites chacune à son rite propre⁶; en deuxième lieu, celle considérant que l'état normal de la liturgie chrétienne est la variété et la créativité du propre rite selon l'ingéniosité et l'«inspiration» du célébrant ou de la communauté, attitude générale rencontrée dans les Églises Réformées; finalement, celle reconnaissant la coexistence de diverses traditions

⁵ Nous comprenons ici par religion la vertu jointe à la vertu de justice en tant que partie potentielle de celle-ci, telle que l'étudie saint Thomas dans S. Th. II-II, q. 81. «Religio dicitur secundum quod exhibet Deo debitum famulatum in his quae pertinent specialiter ad cultum divinum, sicut in sacrificiis, oblationibus et aliis huiusmodi ». II-II q. 81.

⁶ Tout au plus il y a eu le cas de deux rites sous une seule autorité, comme cela s'est passé jusqu'à la moitié du XX^e siècle dans l'Église éthiopienne, laquelle même si elle possédait un rite propre, n'avait pas de hiérarchie et dépendait du Patriarche copte d'Alexandrie. Celui-ci envoyait un évêque (de rite copte) qui n'intervenait pas dans l'aspect rituel, mais seulement dans le domaine disciplinaire et conférait les ordres sacrés. Par ailleurs, les deux rites sont étroitement apparentés.

qui expriment une même foi et ayant une vénérable tradition derrière elles, position soutenue par l'Église Catholique⁷. En effet, l'Église Catholique, c'est-à-dire «universelle», n'est pas une religion d'un rite unique ; au contraire, elle accepte toutes les traditions liturgiques légitimes, recueillant ainsi tout l'héritage de la tradition dans son ensemble⁸.

Cette diversité comporte fréquemment de profondes différences de structure, de forme et de «style» entre les rites; ainsi, nous rencontrons, d'une part, la liturgie arménienne, qui ne compte actuellement qu'un seul formulaire invariable, sans distinction entre rit de fête, dominical ou ferial, sauf quelques hymnes s'alternant tout le long de l'année liturgique; et à l'opposé, la liturgie mozarabe où jusqu'à la même prière eucharistique est composée de parties qui varient à chaque messe. Pourtant, derrière ces conceptions formellement si différentes et ces moyens d'expression si variés, il y a un fondement de foi unanime et permanent. Cela se vérifie doublement: d'un côté, un noyau commun préalable aux divisions multi-séculaires, et de l'autre, certains aspects qui, même incorporés postérieurement par les divers rites d'une manière parallèle et indépendante, sont devenus, quand même, communs à tous.

C'est pourquoi, et selon l'axiome classique «*legem credendi lex statuat supplicandi*», la liturgie peut être utilisée comme un «*locus theologicus*» manifestant la foi de l'Église transmise par une tradition déterminée. Aussi chaque rite manifeste-t-il la foi d'une Église particulière, laquelle, évidemment, ne peut pas être différente de celle de l'Église universelle. La liturgie comparée nous permet donc, d'une part, de confirmer cette assertion⁹, et d'autre part de déterminer quels sont ces points communs et fondamentaux.

⁷ D'après les données historiques que nous allons exposer, il y a eu des époques auxquelles l'appartenance à l'Église était identifiée en fait aux rites latins, ce qui n'a pas signifié toutefois l'identification de l'Église à un rite unique, car la pluralité des rites latins n'a commencé à diminuer qu'au XVI^e siècle, justement à l'époque où les groupes orientaux dissidents initiaient leur réincorporation. De plus, il faut distinguer soigneusement la pluralité liturgique constituée par des rites provenant de différentes traditions liturgiques de la pluralité des rites découlant de la « libre création » de nouvelles formes liturgiques ou de l'adaptation ingénieuse de celles déjà existantes.

⁸ A ce sujet, le Cardinal Dubois, archevêque de Paris au début de XX^e siècle, affirmait: «C'est une erreur, une grave erreur trop répandue, de croire que l'Église catholique est l'Église d'un seul rite ou d'une seule langue liturgique; elle a recueilli tout l'héritage apostolique, toute la tradition des premiers siècles. Tandis que les Églises dissidentes sont réduites à leur rite propre, l'Église catholique les adopte tous, pourvu qu'ils expriment sa croyance et que leurs fidèles reconnaissent le pouvoir suprême du pontife romain. Bien plus, elle les protège, les défend contre un zèle intempestif: elle les garde comme une part précieuse de son patrimoine religieux » (Cf. Lesage, p. 12).

⁹ C'est cette idée qui a mené l'abbé Eusèbe Renaudot à publier sa célèbre « *Liturgiarum Orientalium Collectio* » (1715-1716) dans laquelle il donne la traduction latine des formulaires liturgiques de toutes les Églises d'Orient pour prouver l'accord des Églises orientales avec l'Église romaine dans la foi en la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie (cf. A. Villien, L'abbé Eusèbe Renaudot : Essai sur sa vie et sur son œuvre liturgique, Paris, Lecoffre, 1904).

Avant de continuer, nous devons nous arrêter, ne serait-ce qu'un instant, sur le critère employé pour distinguer les différents rites. Il n'est pas toujours nécessaire que tous les éléments d'un rite soient distincts de ceux d'un autre, mais quelques éléments assez significatifs suffisent pour les différencier. En plus, il faut distinguer entre «rite» et simple «usage liturgique»: celui-ci implique des différences de moindre importance, qui ne suffisent pas pour le constituer comme un rite indépendant; ainsi, au sein d'un même rite, peuvent exister divers usages.

2. Classification des différents rites

Parmi les rites occidentaux¹⁰ nous rencontrons, tout d'abord, le rite Romain (avec quelques usages particuliers comme la "Messe Papale"¹¹ de la Basilique de Saint Pierre et la "Messe Patriarcale" de Lisbonne ou celles propres de quelques ordres religieux). Ensuite ceux propres de certaines diocèses, qui les ont conservés au long des siècles, tels que l'Ambrosien¹², le Mozarabe¹³, le Lyonnais et le rite de l'Église de

¹⁰ Lorsque Saint Pie V promulgua le « Missale Romanum », il ne l'imposa que dans les lieux n'ayant pas en usage un missel qui pût démontrer une antiquité supérieure à deux cents ans; dans ce cas, on pouvait opter pour le garder ou adopter le nouveau. Plusieurs diocèses et congrégations religieuses qui remplissaient cette condition ont préféré, malgré tout, adopter le nouveau missel; en d'autres cas l'usage traditionnel a été conservé pendant quelques années, mais il a été abandonné plus tard pour être remplacé aussi par le rite romain; dans certains cas cela ne s'est produit qu'au XVIIe siècle, comme il est arrivé chez les cisterciens et les prémontrés. Ainsi, seuls sept rites latins sont parvenus au XXe siècle. Après le Concile Vatican II, quelques-uns ont été abandonnés (le dominicain et le carmélite), l'emploi d'autres a été restreint (le rite de Braga) et les autres ont été profondément réformés. Comme nous ne considérons ici que les divers rites en tant qu'ils manifestent ou illustrent une tradition, nous ne tiendrons pas compte de ceux de création nouvelle ni ceux réformés en profondeur, parce qu'ils ne servent pas comme « locus teologicus » dans le sens où les autres le sont.

¹¹ Elle fut utilisée jusqu'aux années soixantes pour des événements d'une solennité remarquable effectués dans la basilique de Saint Pierre tels que canonisations, proclamation de dogmes, etc).

¹² Les origines de ce rite, qui est le plus important rite local de l'Occident, ne sont pas claires. Certains pensent que son origine doit être recherché en Orient, tandis que l'opinion la plus communément suivie actuellement est celle qui le considère comme une liturgie de type romain. Pourtant, des voix n'ont pas manqué qui l'ont considéré une variation de l'ancienne liturgie gallicane. Ce qui ne pose pas de doute, c'est qu'il a reçu des influences de toutes ces sources et, d'une manière définitive, de la romaine à l'occasion de la réforme carolingienne. En 1475 et 1482 les premières éditions imprimées sont faites; après le Concile de Trente une édition revue du Missel est préparée, dont les travaux commencent avec Saint Charles Borromée et sont terminés et publiés par le Cardinal Frédéric Borromée (1595-1631). Le Card. Pozzobonelli (1774-1783) s'est occupé d'une nouvelle édition du Missel et en 1902 une autre verra le jour sous le Card. Ferrari. Finalement le 15 avril 1976 a été présenté le Nouveau Missel Ambrosien réformé.

¹³ Il a été en usage dans la péninsule ibérique jusqu'à sa suppression au XIe siècle; il a été conservé, néanmoins, dans une chapelle spéciale de la cathédrale de Tolède et dans six paroisses de la ville. En 1936, les neuf derniers prêtres célébrant le rite sont morts pendant la persécution religieuse. Quatre ans plus tard, six autres prêtres étaient désignés pour le célébrer, lesquels ont dû l'apprendre; ainsi a-t-il pu renaître. En 1982 une commission fut créée, chargée de la révision des livres liturgiques hispano-mozarabes et en juillet 1988 l'ordinaire de la Messe réformé fut approuvé.

Braga¹⁴. En outre, il y a trois missels d'ordres religieux conservés jusqu'à la réforme liturgique: le Chartreux¹⁵, le Dominicain¹⁶ et le Carmélite¹⁷.

Parmi les rites orientaux, le plus répandu est le Byzantin¹⁸, dans lequel nous trouvons divers usages: le Grec, dans lequel se trouvent des catholiques depuis le XIX^e siècle ; le Russe dans ses deux modalités, Vieux rituel¹⁹ et Synodal (ce dernier célébré en plusieurs langues dans des pays de mission - chinois, japonais, etc.), où il ne subsiste

¹⁴ Le rite propre du diocèse de Braga (Portugal), dont les précédents les plus reculés remontent aux dispositions du Pape Vigile dirigées à l'évêque Profuturus en 538, après une période au cours de la laquelle il s'est vu en quelque sorte éclipsé à la suite des décrets du Concile de Tolède, a retrouvé son ancienne splendeur au XII^e siècle. Après la promulgation du Missel Romain de 1570 il est resté en vigueur grâce à son antiquité; en 1880 il y a eu une tentative visant son abandon, mais la plupart du clergé a préféré garder le rite reçu de la tradition. Plus tard les constitutions synodales de 1918 ont imposé le rite à tout l'archidiocèse, la dernière édition de Missel étant approuvée par Pie XI en 1924. Après la réforme liturgique post-conciliaire, la possibilité de sa réforme a été envisagée, une commission archidiocésaine ayant été créée en 1970 dans ce but (cf. Notitiae n° 73, p. 145-150); mais la Congrégation pour le Culte Divin a déterminé de le conserver dans sa forme traditionnelle, même si elle a autorisé aux prêtres du diocèse l'emploi du Novus Ordo Missae s'ils le préféreraient (Notitiae n° 72, p. 114-115).

¹⁵ Les origines du Missel chartreux demeurent encore mystérieuses; l'opinion généralement admise par les liturgistes maintient que les grands ordres monastiques ont adopté la liturgie locale de l'église où la fondation primitive s'est réalisée, dans le cas de la Chartreuse, ce rite était celui de Lyon. Toutefois, dans un travail publié en 1981, Dom Paul Tirot de l'abbaye de Fontgombault, présente une intéressante hypothèse, coïncidant avec d'autres études de l'époque: un Ordo Missae propre à l'abbaye de Cluny aurait existé au début du second millénaire. Cîteaux et ensuite la Chartreuse l'auraient adopté, en le simplifiant suivant l'esprit propre à chaque ordre.

L'état le plus ancien du rite chartreux est reflété dans le Sacramentaire de la Grande Chartreuse du XII^e siècle. Les missels les plus remarquables sont ceux imprimés en 1541 et 1679. Dans les années soixante-dix il a été réformé d'après le Novus Ordo Missae.

¹⁶ En 1256, le "Ordinarium iuxta ritum ordinis Fratrum Praedicatorum" est entré en vigueur, ayant été approuvé par Clément IV le 7 juillet 1267. Il a eu une grande importance par la suite et a été adopté par plusieurs communautés monastiques. En 1968, le chapitre général de l'ordre a décidé l'adoption du Novus Ordo Missae (Notitiae n° 69, p. 17-18), entériné le 2 juin 1969 (Notitiae, n° 48, p. 359).

¹⁷ L'ordre des ermites du mont Carmel a adopté dès ses débuts (vers 1210) la liturgie du Saint Sépulcre de Jérusalem, qui résumait plusieurs usages liturgiques du centre de la France, d'où provenait, dans sa majorité, le clergé accompagnant les croisés. En 1312 le chapitre général de l'Ordre rend obligatoire un ordinaire rédigé par le maître Sibert de Beka, qui au long des siècles subit d'autres modifications. Vers la moitié du XVI^e la plupart de ses nombreuses proses, propres au rite, est éliminée, cinq seulement ayant été conservées; en 1584, eut lieu une révision générale du missel et du bréviaire, approuvée par le Saint Siège, lequel est resté stable jusqu'au XX^e siècle, bien que le rite n'ait été conservé que par les carmélites chaussés, les déchaussés ayant adopté en 1586, avant même la séparation définitive de l'ordre, le Missale Romanum promulgué quelques années auparavant par Saint Pie V. Actuellement, les chaussés ont abandonné aussi leur rite propre et ont adopté le Novus Ordo Missae (cf. Sacrée Congrégation pour le Culte Divin, Prot. 863/72, 4 juillet 1972, Notitiae, n° 78, p. 362).

¹⁸ Le rite Byzantin, est sans doute, le plus répandu en Orient, au point d'être normalement identifié, en termes généraux, à l'Église orientale, comme l'Église latine est identifiée au rite Romain; une analogie entre les autres rites orientaux dans ses rapports avec celui-là et les rites occidentaux avec celui-ci, pourrait être essayée. Pour une histoire succincte et actualisée du rite cf. R. Taft, Le rite Byzantin, Bref historique, les éditions du Cerf, Paris, 1996.

¹⁹ C'est celui utilisé jusqu'en 1654, quand le patriarche Nikon l'a réformé pour l'approcher de l'usage grec du moment. Dans ces derniers siècles, le groupe appelé « Vieux croyants », qui existe encore comme église indépendante et compte quelques deux millions et demi de fidèles, continue de l'employer. Certains parmi eux sont retournés à l'Église Orthodoxe Russe au XVIII^e siècle en gardant leur rite et d'autres se sont unis à Rome au début du XX^e siècle, mais après la révolution d'Octobre ces derniers ont disparu.

qu'un groupe très réduit de catholiques²⁰ ; le Roumain, où il y a des catholiques depuis le XVII^e siècle ; le Grec melchite qui utilise conjointement au grec la langue arabe depuis le XII^e siècle, et dont certains sont devenus catholiques au XVII^e siècle ; le Géorgien, existant depuis le V^e - VI^e siècle et retourné à la communauté catholique au XIII^e siècle, y demeurant fidèle de façon discontinue ; le Ruthène²¹ (convertis au catholicisme au XVI^e siècle).

En deuxième lieu, se trouve la famille Antiochienne, avec ses deux branches: Syro-occidentale, à laquelle appartiennent la liturgie Syriaque proprement dite, employée par les jacobites (V^e siècle) et les Syriens catholiques (dès le XVII^e siècle), la Malankare (adoptée par les dissidents au XVI^e siècle, dont un groupe retourne à la communion catholique en 1930), et la Maronite (VII-VIII^e siècles). L'autre branche, dont la parenté historique avec l'antérieure est certaine, même s'il est difficile de la percevoir, est la Syro-orientale, dont les trois rites, Nestorien (V^e siècle), Chaldéen (catholiques depuis le XVI^e siècle) et Malabar (catholiques au XVI^e siècle) ne diffèrent pas beaucoup entre eux²².

Dépendant dans sa formation des deux familles antérieures (Byzantine et Antiochienne), mais ayant une physionomie propre, on trouve le rite Arménien²³, utilisé par les Arméniens «Apostoliques» (monophysites) et par les catholiques (unis à Rome au XVI^e siècle).

Finalement, les deux rites Alexandrins: le Copte (monophysites depuis le V^e siècle, dont certains sont devenus catholiques au XIX^e siècle) et l'Éthiopien (monophysites également depuis le V^e siècle, qui se sont séparés de la hiérarchie copte au milieu du XX^e siècle; la branche catholique ayant rejoint l'Eglise au XIX^e siècle).

3. La conservation de la pluralité des rites: moindre mal ou richesse?

Tous ces rites orientaux faisaient partie, dans l'antiquité la plus lointaine, d'une seule et unique église, mais à partir de l'apparition du nestorianisme en 431, se sont constituées différentes églises dissidentes, pour des raisons diverses, voire opposées. Toutefois, au XVI^e siècle, après des succès éphémères, un processus en sens inverse s'est amorcé, et peu à peu, des groupes issus de ces églises se sont unis de nouveau à

²⁰ Dans les dernières années du XIX^e siècle une église Russe-catholique commence à se former, composée par un groupe d'intellectuels convertis; elle est officiellement constituée en 1907, mais après la révolution elle a été supprimée (1923), ne restant actuellement que très peu de fidèles en exil.

²¹ Ce sont des catholiques, qui ont incorporé plusieurs traces de latinisation.

²² Les différences sont dues surtout à quelques corrections concernant des domaines en rapport avec la doctrine, vg. l'offertoire et les paroles de la consécration qui manquent dans la version nestorienne de l'anaphore d'Addai et Marî, qui est celle employée habituellement dans les trois rites.

²³ Brightam considère qu'il appartient au rite Byzantin.

l'Église Catholique²⁴; cette union fut le fruit d'un long processus qui n'a abouti qu'au XX^e siècle et c'est ainsi qu'actuellement il n'y a aucun rite vivant de la tradition chrétienne qui ne soit représenté, pour réduit soit-il, au sein de l'Église Catholique²⁵.

Cette diversité de rites provoque une certaine perplexité chez ceux qui sont habitués à considérer le rite romain comme le rite propre de l'Église Catholique, voilà pourquoi craignent-ils que cette multiplicité n'affecte en quelque manière l'unité de l'Église²⁶. Ils se demandent donc si cette variété de rites constitue en elle-même une richesse ou si elle n'est due qu'à un acte de tolérance de l'autorité en vue de ne pas mettre un obstacle de plus aux fidèles qui y sont attachés pour rester dans l'unité catholique.

La réponse claire peut être trouvée dans de multiples expressions des souverains pontifes des derniers siècles. L'un des plus éloquents est Pie IX : « Loin d'affaiblir l'unité de l'Église, la variété de ces rites sacrés et légitimes sert plutôt à accroître son auguste majesté et son splendide éclat »²⁷. Plus récemment, Pie XII déclara, de façon encore plus catégorique : « Tant les rites orientaux que les latins doivent être tenus en égale estime et pareil lustre parce qu'ils couronnent avec une réelle variété l'Eglise, Mère commune. Non seulement pour cela, mais parce que cette diversité de rites et d'institutions, pour autant qu'elle conserve intacte et entière ce qui représente pour chacune des confessions sa spécificité la plus ancienne et la plus précieuse, ne s'oppose pas à l'unité véritable et substantielle »²⁸.

Voilà pourquoi les souverains pontifes ont prescrit aux orientaux de garder leurs rites comme une chose précieuse, au point de leur interdire rigoureusement d'en changer ou de persuader à d'autres de le faire²⁹. D'ailleurs, fréquemment, ils se sont occupés de restaurer les rites lorsqu'ils avaient été dénaturés³⁰; les exemples sont nombreux, nous en citerons quelques uns : en premier lieu, le monastère grec de Grottaferrata situé aux portes de Rome, s'était latinisé de plus en plus au cours des

²⁴ Il faut avertir que ces unions ne sont autre chose, en réalité, que la « récupération » des rites catholiques que l'Église avait perdus à cause de la séparation des fidèles liés au rite dont il s'agit. Le cas des communautés anglicanes qui sont récemment entrées en communion avec le Saint Siège est très différent; en effet, même si à première vue, leur situation peut paraître semblable à celle des églises orientales, elle est, en vérité, tout à fait distincte; en effet, le droit à la conservation d'un rite ne découle pas du simple usage que la communauté en fasse (c'est-à-dire, d'une cause immanente à la communauté) mais de son origine dans une tradition immémoriale de l'Église, qui est ainsi récupérée.

²⁵ En plus, le fait que dans certains cas il y ait plus de 1500 ans d'absence de communication témoigne de traditions très anciennes communes à toute l'Église.

²⁶ Ce qui n'est pas arrivé à la suite de la pluralité des rites de l'Église latine, car en Occident pas un cas d'un rite ayant constitué une église dissidente ne s'est présenté.

²⁷ Pie IX, Lettre du 8 avril 1848.

²⁸ Pie XII, « *Orientalis Ecclesiae* » du 9/4/1944, (A.A.S. 36 (1944) 129-144).

²⁹ Pie XII dans son encyclique « *Orientales omnes ecclesias* » du 23/12/1945, (A.A.S., 38 (1946) 33-63) fait un résumé des interventions principales de ses prédécesseurs à ce propos.

³⁰ Cf. *ibidem*.

derniers siècles, même dans l'aspect de ses bâtiments. Le rite comme le temple ont été restaurés sur les instances de Léon XIII, qui a fait placer de nouveau l'Iconostase par-devant l'autel³¹. De même, en 1903 une nouvelle édition du missel chaldéen a été publiée, où certaines formes traditionnelles du rite sont restaurées, en particulier les deux anaphores abandonnées depuis quelque temps par les catholiques; pareillement, le missel syrien de 1922 restaure les formules de la consécration propres à chaque anaphore, qui avaient été unifiées.

L'Église Russe catholique a été établie sous le pontificat de Saint Pie X; le décret du 22 Mai 1908 de la Secrétairerie d'État du Vatican déclare: «Sa Sainteté dispose que les lois du rite grec slave soient observées fidèlement et dans toute leur intégrité, sans aucun mélange du rite latin ni d'un autre rite» et ce critère a été confirmé par le Pape lui-même lors d'une audience à laquelle assistaient quelques membres de cette Église naissante: quand ils lui ont demandé s'ils devaient modifier certains éléments de leur rite dans le but de l'approcher du rite latin comme l'ont fait les Ruthènes ou s'ils devaient le conserver comme ils le pratiquaient dès avant leur conversion, le Saint Pontife a répondu catégoriquement qu'ils devaient le suivre «Nec plus, nec minus, nec aliter». Bien plus, il a été déterminé que les convertis provenant du groupe des Vieux-croyants, lesquels avaient rejeté les réformes liturgiques du patriarche Nikon (XVII^e s.), gardent aussi les particularités de leur rite³².

4. Description comparative de diverses traditions liturgiques

Nous allons à présent réviser les aspects les plus saillants des différents rites liturgiques, afin d'en souligner les éléments communs à tous ou à plusieurs d'entre eux, et d'en comparer les divergences³³. Nous devons limiter, forcément, notre analyse à quelques points, en particulier, à ceux qui font aujourd'hui objet de controverse. Par ailleurs, nous supposons que le Rite romain est connu de tous, par conséquent, bien qu'il soit constamment notre point de repère, nous en limiterons au minimum les citations.

³¹ Cf. R. Lesage "La sainte messe selon les rites Orientaux", Avignon, 1930, p. 11, et Janin oc. p. 273. Ce même Pape « a ordonné la suppression de toutes les innovations incompatibles avec le rite byzantin » qui s'étaient introduites parmi les italo-grecs (cf. ibidem).

³² Cf. Gatti et Korolevskij, I riti et le Chiese orientali, p. 892.

³³ Il ne faut pas oublier que beaucoup de différences actuelles ne sont pas dues à une opposition Orient-Occident, mais plutôt à une conception commune à tous les deux en opposition à la vision moderne issue de la post-Renaissance.

a) Processus de formation des différents rites

En premier lieu, nous pouvons relever une totale coïncidence dans la manière par laquelle les différents rites se sont constitués historiquement, aussi bien en Occident qu'en Orient: tous ont été le fruit d'une longue tradition sélective. Le fait que certains Pères de l'Église soient considérés comme auteurs de liturgies (Saint Jean Chrysostome, Saint Basile, Saint Cyrille), là où il y avait un fondement historique pour une telle attribution, ne signifie pas une création «a novo», mais une nouvelle rédaction d'un dépôt provenant de la tradition. Le véritable auteur de chaque rite a été l'Église elle-même. Elle a œuvré par diverses mains anonymes, en un développement presque imperceptible, sur plusieurs générations qui comprenaient (et presque devinaient) le plan contenu virtuellement dans ce qu'elles recevaient, qu'elles devaient transmettre avec fidélité, mais en même temps d'une manière enrichie. En général, l'autorité ecclésiastique ne se limitait qu'à confirmer ou, lorsque nécessaire, à corriger ce que ces traditions immémoriales avaient formé au fil des années³⁴.

Par ailleurs, il y a toujours eu une tendance à garder tous les rites ainsi constitués, et bien que plusieurs aient disparus, soient tombés en désuétude ou même aient été supprimés, cela n'a jamais été dû à une question de principes³⁵; et en fait, la modification violente d'un rite ou son remplacement n'a pas été sans provoquer des conséquences traumatisantes pour le peuple chrétien³⁶.

b) La finalité de la liturgie

Une deuxième coïncidence d'une énorme importance relève de la fin principale de l'action liturgique : une analyse de tous les éléments eucologiques, rituels, gestuels, musicaux, ornementaux, etc., de divers rites montre qu'ils sont clairement ordonnés à une fin principale: la gloire de Dieu. Cette portée relève du fait bien connu que les actions humaines sont spécifiées par leur fin, l'unité de la fin indiquant donc l'identité profonde de différents rites au-delà des formes variées dans lesquelles ils peuvent se concrétiser.

c) La disposition du temple

La distinction entre le sacré et le profane, trait commun également à toutes les traditions liturgiques, se trouve intimement liée à cette fin latreutique. Cela se manifeste

³⁴ Cf. Klaus Gamber, *La réforme liturgique en question*, pg 35.

³⁵ L'unification liturgique d'Occident n'a pas été disposée par l'autorité romaine, mais plutôt par des autorités inférieures menées, dans le meilleur des cas, par un zèle intempestif et dans d'autres par de conceptions plus politiques que religieuses.

³⁶ D'après Gamber l'abolition de la liturgie gallicane au VIII^e siècle constitue l'une des racines de la désolation liturgique actuelle. Cf. *La réforme liturgique*, p. 16-17.

de multiples façons: d'abord, dans le temple, en tant que lieu spécial consacré au culte, à l'écart de tout emploi profane, caractérisé par le « Décorum », ayant des parties hiérarchisées, parmi lesquelles ressort le sanctuaire, qui, de plus, est toujours séparé en quelque manière du reste du temple. En Orient, cette séparation est nette. Généralement il y a une cloison avec des portes et des rideaux, qui n'indique pas seulement cette séparation mais qui cache une partie des cérémonies aux yeux du peuple³⁷, la forme la plus connue étant celle de l'Iconostase utilisée dans le rite Byzantin, où sont représentés, d'une façon préétablie, Notre Seigneur, la Mère de Dieu et les divers ordres des Saints: apôtres, prophètes, etc., en différents niveaux³⁸. Pour passer du sanctuaire au temple, trois portes sont employées (l'une centrale à deux battants et deux autres latérales, plus petites) de même décorées d'icônes. Les portes centrales (appelées portes « belles », « royales » ou « portes saintes »), ne sont franchies que par les seuls prêtre et diacre revêtus des habits liturgiques : elles sont non seulement fermées à des moments donnés de la cérémonie, cachant ainsi tout le sanctuaire aux yeux des fidèles, mais encore un rideau est également fermé derrière elles à d'autres moments. Tout cela veut refléter en quelque manière les actions « redoutables » réalisées dans la liturgie³⁹.

Dans les rites Syriaque oriental et Copte, des séparations semblables existent aussi, avec des cloisons fermées par des portes ou des rideaux. La forme traditionnelle du temple éthiopien est toute particulière. Généralement circulaire, il est divisé en trois secteurs concentriques: le plus éloigné du centre, où se placent le chœur et le peuple; le deuxième, séparé par une colonnade, appelé « Sancta », où n'entrent que ceux qui vont communier ; enfin le troisième ou « Sancta Sanctorum » (comme l'antérieur, dans une allusion évidente au temple de Jérusalem), où se trouve la table d'autel, est fermé et rectangulaire, et communique avec le reste par une porte, laquelle est ouverte ou fermée suivant les circonstances ; seuls peuvent y pénétrer les ministres officiants.

Les Arméniens ne possèdent rien d'équivalent de l'Iconostase, mais utilisent un rideau de grandes dimensions qui cache au regard des fidèles tout le Sanctuaire pendant l'Offertoire et, après la communion, quand on purifie les vases sacrés et, lors de la messe pontificale, pendant la Grande entrée. Un deuxième rideau, plus réduit, couvre le dais de l'autel au moment de la fraction et de la communion du prêtre. Au temps du Carême, le grand rideau reste fermé pendant toute la cérémonie, cachant tous les rites

³⁷ À l'exception des maronites qui, du fait de l'influence latine, ne conservent aucune de ces séparations et utilisent des autels de style occidental.

³⁸ Dans la conception byzantine, l'iconostase n'est pas simplement une séparation, un obstacle empêchant les fidèles de voir ce qui se déroule au sanctuaire, mais un objet de contemplation pour les fidèles, car il représente à travers ses icônes l' « Ecclesia caelestis ».

³⁹ D'où l'effet très contrastant produit pendant toute la semaine de Pâques, lorsque toutes les portes restent ouvertes, comme symbole que par sa mort et sa résurrection, le Christ nous a ouvert les portes du Ciel et nous a donné la possibilité de parvenir à la contemplation des mystères profonds et cachés de Dieu.

réalisés dans le sanctuaire : le diacre ne sort que pour la lecture de l'Évangile et le prêtre pour le sermon et la communion des fidèles, par un côté. En outre, le sanctuaire est en lui-même déjà détaché du reste du temple car son plancher est surélevé de plus d'un mètre par rapport à la nef ; l'on y accède au moyen de deux escaliers latéraux. Les Syriens occidentaux utilisent des rideaux semblables.

Dans les rites occidentaux, bien que la séparation ne soit pas aussi nette, elle existe tout de même. L'autel se trouve élevé de quelques degrés sur le plan du presbytérium, lequel l'est aussi par rapport à la nef. Anciennement les «cancelli» (barrières du chœur) constituaient une séparation marquée entre ces deux parties du temple, de la même façon que dans les églises orientales; de nos jours, subsiste le banc de communion. Jusqu'à la moitié du Moyen-Âge, l'autel était placé très souvent sous un baldaquin d'où pendaient des rideaux, lesquels cachaient par révérence les mystères (dont la propre nature exige d'être voilés)⁴⁰. Enfin, c'est le sens du voile du calice⁴¹, conservé même dans le nouvel ordo missae⁴², bien que cette disposition ne soit pas généralement obéie.

En plus de la disposition architectonique que nous venons de décrire, l'air même à l'intérieur du temple est «sacralisé» dans un certain sens au moyen de l'encensement. Dans les rites occidentaux l'emploi de l'encens est limité à la Messe solennelle, mais en Orient il ne manque dans aucune célébration liturgie, si simple soit-elle; d'ailleurs, l'encensement est fait en parcourant tout le temple, de sorte que ce dernier en est tout parfumé. De cette manière, les fidèles se trouvent dans une ambiance, perçue à travers tous leurs sens, comme différente du profane.

L'orientation du temple est un autre des signes de son caractère sacré. La tradition ancienne et constante veut que, dans tous les rites, la prière liturgique soit faite vers l'orient, le lieu de l'ascension et du retour du Christ. En plus de cette orientation géographique, il y a une orientation à l'intérieur de l'église vers la croix qui se trouve sur l'autel; en effet, il est inhérent à l'idée de sacrifice de regarder tous ensemble dans la même direction, car, comme dit Mgr. Gamber, «de tous temps, les hommes qui offraient un sacrifice se sont tournés vers celui auquel ce sacrifice était destiné et non pas vers les participants à la cérémonie»⁴³. Nous ne nous attarderons pas plus longuement sur ce

⁴⁰ Cf. K. Gamber, *Tournés vers le Seigneur*, pp. 8-10.

⁴¹ Guillaume Durand parle dans son « *Rationale divinarum officiorum* » de trois voiles: l'un recouvre les offrandes du sacrifice, le deuxième entoure l'autel, et le troisième est suspendu devant le chœur, cf. K. Gamber, *Tournés vers le Seigneur*, p. 26.

⁴² *Institutio generalis*, n° 80.

⁴³ Cf. K. Gamber, *Tournés vers le Seigneur*, pg. 53.

sujet, parce qu'il a été analysé en profondeur dans des publications récentes et dans quelques communications des colloques des années précédentes⁴⁴.

Mais le centre du temple sacré se trouve, sans aucun doute, à l'autel ou la «sainte table», comme elle est souvent appelée en Orient. Il est placé au centre du sanctuaire, rien d'étranger au culte ne peut y être apposé, personne ne peut le toucher, à l'exception du prêtre ou du diacre pendant les offices. Dans le rite Romain, il est baisé avec vénération avant chaque salutation au peuple et dans le Byzantin, à chaque fois que l'on s'en approche ou s'en éloigne. Dans le rite Arménien, la paix est prise par le diacre à l'autel en le baisant, pour être ensuite transmise aux fidèles, qui se la donnent l'un à l'autre.

Il est fréquemment traité comme une personne : dans le rite de consécration, il est lavé et oint, ensuite l'Eucharistie y est célébrée, comme s'il s'agissait des trois sacrements de l'initiation. Dans certains rites on lui parle même ; dans ce sens, la salutation de l'autel à la fin de la messe du rite Syrien est particulièrement significative, jusqu'à la prosopopée: «Demeure en paix, saint autel du Seigneur. Je ne sais pas si désormais je reviendrai ou non vers toi. Que le Seigneur m'accorde de te voir dans l'assemblée des premier-nés qui est dans les cieux: dans cette alliance je mets ma confiance. Demeure en paix, autel saint et propitiateur. Que le corps saint et le Sang propitiateur que j'ai reçus de toi soient pour le pardon de mes fautes, la rémission de mes péchés et mon assurance devant le redoutable tribunal de Notre Seigneur et Dieu à jamais. Demeure en paix, saint autel, table de vie, et supplie pour moi Notre Seigneur Jésus-Christ pour que je ne cesse de penser à toi désormais et dans les siècles». Les Maronites et les Malabars ont des salutations semblables.

La sacralité est aussi manifestée dans l'emploi d'ornements sacrés différents des vêtements ordinaires. En les revêtant, la récitation de versets de psaumes appropriés au symbolisme de chaque ornement est d'usage dans les rites Byzantin, Syrien et Copte. Le rite Romain utilise des prières spécialement composées à cette fin. En outre, le célébrant et les ministres du rite Arménien et Syrien, emploient des chaussures spéciales pour marcher sur le lieu sacré, semblables à celles utilisés par l'évêque dans le rite Pontifical Romain. Le célébrant Arménien, d'ailleurs, se déchausse au commencement de la liturgie des fidèles et il reste ainsi jusqu'à la communion.

⁴⁴ Cardinal Joseph Ratzinger, L'Esprit de la Liturgie, Chapitre trois : « L'autel et l'orientation de la prière ». CIEL.

d) Attitude des fidèles et célébrants

L'attitude requise pour être présent à la liturgie est tout aussi «sacrée». L'hymne chantée pendant la Grande entrée des rites Byzantin et Arménien en témoigne avec clarté : «Nous, qui représentons mystiquement les chérubins... délaissions en ce moment toute sollicitude terrestre...». Plus particulièrement, le sentiment qui jaillit naturellement face à la sacralité des mystères est la crainte: ainsi, dans la «litanie de supplication» byzantine on prie «pour cette sainte maison, et pour ceux qui y pénètrent avec foi, piété et crainte de Dieu»; des termes semblables sont employés dans l'invitation à la communion et dans la litanie d'action de grâces. La liturgie de Saint Jean Chrysostome qui, comparée à d'autres liturgies d'orient, est plutôt modérée à cet égard, emploie quelque quatorze fois des expressions liées au «fobos» (crainte). Dans le reste des rites orientaux, des expressions similaires abondent; ainsi, lorsque le diacre du rite Syrien, par exemple, met de l'encens dans l'encensoir il mentionne la «liturgie sainte et redoutable» et le rite Maronite possédait cette éloquente exclamation diaconale (malheureusement tombée en désuétude depuis quelque temps) au commencement de l'anaphore: «Tenons-nous parfaitement et prions. Tenons-nous dans la crainte et le tremblement. Tenons-nous dans la pureté et la sainteté. Car voici que l'offrande va se faire, la majesté se manifester, les portes du ciel s'ouvrir, et l'Esprit Saint descendre et planer sur ces mystères saints; debout dans le lieu de la crainte et de l'effroi, attelés avec les Chérubins et les Séraphins, convertis en frères et partenaires des Veilleurs et des Anges, nous accomplissons avec eux le ministère du feu et de l'esprit»⁴⁵. Lors du «supplices» du Canon Ambrosien, il est dit aussi «ante conspectum *tremendae* maiestati tuae».

Cette disposition est encore plus nécessaire au célébrant qui doit se présenter devant l'autel pour offrir le sacrifice. Au début de la liturgie Pontificale Arménienne, par exemple, l'évêque dit: «Nous nous dirigeons à toi avec les bras ouverts et avec de forts gémissements de supplication devant ton immense présence. Nous nous approchons avec crainte et tremblement afin d'offrir ce sacrifice raisonnable, en premier

⁴⁵ Au début de l'anaphore du rite Syrien nous trouvons aussi des expressions semblables: «Tenons-nous bien; tenons-nous avec crainte, avec modestie, avec pureté, avec sainteté; tenons-nous donc tous, mes frères, dans l'amour et la foi véritable. Regardons en esprit, et avec la crainte de Dieu, cette oblation sainte et redoutable qui est placée devant nous et qui s'offre pour nous tous, Hostie vivante, dans la paix et la tranquillité, à Dieu le Père, par les mains du prêtre vénéré». De même, dans le rite Chaldéen: «Rendons grâces, demandons et supplions tous le Seigneur dans la pureté et la componction. Tenez-vous bien et considérez les choses redoutables qui s'accomplissent sous vos yeux : le prêtre est là, qui prie pour que, par sa médiation, la paix abonde en vous. Abaissez vos yeux et élevez vos esprits vers le ciel dans le recueillement et l'attention. Priez et suppliez à cette heure, et que personne n'ose parler. Que celui qui prie le fasse en son cœur. Persévérez dans la prière dans le calme et la crainte ».

lieu à ton pouvoir insondable, Toi qui partages le trône, la gloire et la Création avec l'immuable majesté de ton Père».

Pareillement, le célébrant Chaldéen, après le Sanctus, récite cette prière aux forts accents, en interrompant l'anaphore: « Malheur, malheur à moi! Je me sens saisi de frayeur, car étant un homme aux lèvres impures et vivant au milieu d'un peuple aux lèvres souillées, mes yeux ont vu le Roi et le Seigneur des armées. Que ce lieu est terrible où, face à face, j'ai contemplé aujourd'hui le Seigneur! Ce lieu est vraiment la Maison de Dieu et la porte du Ciel ».

Actuellement, ce sens de la liturgie comme théophanie paraît être exclusif de la conception orientale; pourtant, ainsi s'exprimait Saint Grégoire le Grand: «à l'heure du sacrifice, le ciel s'ouvre à la voix du prêtre, parce qu' auprès de ce mystère les chœurs des anges sont présents, ce qui est en haut rejoint ce qui est en bas, le visible et l'invisible ne font plus qu'un»⁴⁶.

e) Langues liturgiques

Un autre aspect que ne nous pouvons pas ne pas mentionner en parlant du caractère sacré de la liturgie, est celui de la langue; à première vue, il n'y aurait pas de critère exclusif à ce sujet: il y a des rites étroitement liés à une langue déterminée (parfois ayant un alphabet propre⁴⁷), tandis que d'autres emploient une traduction du texte liturgique en des langues différentes, plusieurs langues pouvant coexister dans une même liturgie, comme il arrive chez les Coptes⁴⁸, les Melchites, etc.

Ceci est un fait incontestable, cependant il nous semble nécessaire d'examiner d'une façon critique l'explication habituelle donnée au phénomène. Apparemment, seuls deux critères seraient possibles (d'ailleurs opposés entre eux), à savoir: ou bien la langue doit être sacrée et d'usage exclusivement liturgique, et donc une «langue morte» ou, par contre, la langue doit être celle parlée et comprise par le peuple. Une fois ce critère accepté, les traditions liturgiques sont classifiées nécessairement dans l'un ou l'autre groupe de la manière suivante: d'un côté, les langues anciennes: le latin⁴⁹, le

⁴⁶ Cf. Saint Grégoire le Grand, Dialogue (IV, 60), Gamber, p. 6-7.

⁴⁷ Pour le vieux slavons, deux alphabets distincts ont été utilisés: le glagolitique, par le rite latin dit en langue slave, et le cyrillique, par le rite byzantin. Ce dernier présente quelques différences avec l'alphabet des langues slaves modernes. Les coptes utilisent pour les textes liturgiques l'alphabet grec avec quelques modifications, et dans le rite géorgien, le khutsuri qui depuis le XI^e siècle n'est plus utilisé que dans la liturgie.

⁴⁸ Même si la langue utilisée dans la plupart des textes est le copte, de nombreux passages sont restés en grec et dès le XIII^e siècle les codes ont une deuxième colonne avec la traduction à l'arabe.

⁴⁹ Langue que le peuple n'a plus comprise dès le neuvième siècle.

grec⁵⁰, le vieux slavon⁵¹, le géorgien, l'arménien⁵², le syrien, le copte, le geez⁵³ et l'arabe⁵⁴, (lequel, bien que n'étant pas une langue morte, n'est pas la langue vulgaire, mais l'arabe littéraire); et de l'autre, les langues modernes: pour le rite Byzantin, le roumain, l'albanais, le bulgare, le hongrois, l'ukrainien, le biélorusse, le turc, quelques langues de l'Extrême Orient et, en général, un emploi plus ou moins étendu de la langue du lieu d'immigration. Pour le rite Syrien: le turc, le kurde, le malayalam et d'autres des lieux d'immigration.

Toutefois, il n'est aucunement avéré que le critère pour l'adoption de différentes langues ait été celui de la compréhensibilité; qui plus est, dans plusieurs cas, l'emploi d'une langue s'explique clairement pour d'autres motifs. En tout cas, le phénomène de la variété des langues n'a pas partout une cause unique. Il s'ensuit qu'établir une division entre les liturgies utilisant une langue liturgique et celles utilisant une langue vivante, en attribuant aux premières une primauté du sacré et aux deuxièmes celle de la pastorale, semble être une distorsion des faits.

En réalité, plusieurs fois ce sont des motifs politico-religieux qui ont poussé à la différenciation, ainsi en est-il des Coptes qui, en embrassant le monophysisme ont voulu abandonner la langue «impériale» et ont adopté la langue Copte⁵⁵; plus tard ils durent adopter l'arabe, lorsque ce dernier fut imposé par l'envahisseur islamique en Egypte en 669. Il y a aussi des rites auxquels l'utilisation d'une langue autre que celle imposée officiellement dans le pays a été tout à fait impossible, comme en Turquie ou au Kurdistan. Dans d'autres, ce sont les nationalismes qui ont porté à l'emploi de la langue de la région, comme dans le cas de l'Ukraine⁵⁶.

Finalement, dans le cas des missions en des territoires étrangers, l'option pour la langue comprise par les fidèles a été évidente, ce qui est arrivé parfois aussi au sein du

⁵⁰ Déjà en 650, le grec liturgique se différenciait de la langue parlée; à partir du Xe siècle, il n'était plus compris par le peuple.

⁵¹ Même si les racines du vieux slavon coïncident avec celles des langues slaves actuelles, leur déclinaison et conjugaison sont différentes, outre le maintien de termes archaïques; la prononciation change suivant la région, mais celle usée en Russie ne coïncide pas exactement avec celle du russe actuel.

⁵² La langue arménienne classique du IV^e siècle est encore utilisée exclusivement aussi bien par les dissidents que par les catholiques.

⁵³ Le Ge'ez, langue littéraire d'Éthiopie, utilisée entre les IV^e et le VII^e siècles, est restée comme langue liturgique lorsque l'amharique a commencé à être employé comme langue vernaculaire.

⁵⁴ Utilisé par les melchites, les syriaques, les maronites et les coptes.

⁵⁵ Pourtant, il n'ont jamais employé une langue entièrement accessible au peuple simple. Le copte étant une langue sans développement littéraire ni théologique; plusieurs termes grecs et même des textes complets ont été conservés, donc pour comprendre le texte liturgique une certaine instruction théologique et littéraire s'avérait nécessaire.

⁵⁶ Il s'agit d'un phénomène semblable à celui qui arrive actuellement dans la messe dite dans les langues régionales, comme par exemple en catalan à Barcelone, fait qui n'est pas dû, évidemment, à des motifs pastoraux, puisque tout le monde comprend l'espagnol.

rite Romain lui-même⁵⁷. Encore que ce critère ne soit pas non plus unique dans toute la tradition orientale. De fait l'Eglise plus missionnaire d'Orient (c'est à dire la chaldéenne) qui est parvenue à évangéliser, pendant le premier millénaire, en Chine et l'Inde, avait maintenu la langue syrienne pour la liturgie dans ces cultures totalement différentes.

Il semble donc que le choix de la langue vernaculaire soit dû à de causes multiples, et non pas à l'unique et exclusif critère de l'intelligibilité; d'ailleurs, la langue liturgique propre à chaque rite garde une place de privilège, même si elle est très peu utilisée⁵⁸.

D'après ces exemples historiques, à l'exception des cas des territoires de mission, et parfois ceux d'immigration, c'est le fort sens symbolique impliqué par le fait d'employer une langue déterminée le facteur qui explique son adoption⁵⁹, plutôt que le besoin de tout comprendre (conception rationaliste totalement étrangère à l'homme ancien).

Dans ce sens, le fait de trouver des rites qui passent d'une langue à une autre pour les raisons mentionnées ci-dessus, mais qui ne le font pas d'une langue archaïque à la langue vivante correspondante, n'est pas sans signification; c'est-à-dire, les russes ont traduit leur liturgie du vieux slavon au français, à l'anglais ou au japonais, selon les circonstances, mais non pas au russe; pas plus que les grecs, par rapport au grec byzantin et au grec moderne; on pourrait multiplier les exemples, soulignant que le principe absolu n'est pas l'intelligibilité.

Peut être, s'est-il passé ici quelque chose de semblable à ce qui est arrivé à propos de l'orientation de l'autel: ayant trouvé des basiliques anciennes dont l'autel était tourné vers l'entrée du temple, certains ont pensé que la fin poursuivie était bien la célébration «face au peuple», mais rien ne prouve que celui-ci ait été le propos. En effet, cette situation n'avait lieu que «per accidens», la porte de l'église étant orientée vers

⁵⁷ Boniface IX, en 1398, a autorisé un missel de rite dominicain en grec; le missel glagolitique (en vieux slavon) en usage depuis le IXe siècle a été approuvé définitivement en 1631 par Urbain VIII; il existe aussi une autorisation pour dire la messe du rite dominicain en langue arménienne (XIVe siècle); à leur tour, les capucins, les carmélites et les théatins ont obtenu des permissions de célébrer la messe ou une partie de celle-ci en arménien et géorgien; en 1624, Urbain VIII a accordé aux carmélites la permission de célébrer le rite romain en perse, bien que, apparemment, la traduction n'en ait jamais été réalisée; en outre, dès sa fondation en 1668, la mission de Caughnawaga chez les indigènes du Canada a eu le privilège de célébrer, même la messe solennelle, dans la langue propre de ceux derniers (Mohawk Iroquois). Il y a eu, finalement, des expériences de remplacement de certains rites orientaux par le rite romain, en gardant la langue propre du rite substitué; c'est ainsi que le Syrien a été utilisé pour les malabars du sud de l'Inde et le Ge'ez parmi les Éthiopiens, mais cette expérience a été éphémère et bientôt on est retourné aux rites propres.

⁵⁸ Dans quelques régions, les Syriens emploient l'arabe ou des dialectes turcs ou autres, mais à l'occasion de certaines fêtes (veille de samedi saint, Noël) ils célèbrent dans la langue liturgique.

⁵⁹ Il faut tenir compte à ce sujet du fait que dans le rite Byzantin la coutume est de chanter l'Évangile pendant la messe de la nuit de Pâques en plusieurs langues.

l'est. D'après L. Bouyer, que le célébrant regarde le peuple «c'est bien la dernière des choses à laquelle les anciens auraient pensé»⁶⁰. En outre, et en coïncidence aussi avec l'exemple de l'orientation de l'autel, ce ne serait qu'avec le Protestantisme que commence à apparaître le critère, établi comme principe, d'utiliser uniquement la langue vernaculaire, à cause de sa compréhensibilité, et ce critère est parvenu à influencer même certaines églises en Orient, comme dans le cas des Roumains⁶¹.

Cependant, même lorsque la langue d'un peuple est adoptée, on n'emploie pas la langue commune parlée, mais la langue littéraire si elle existe⁶²; faute de quoi, une langue spéciale est forgée, ayant la précision théologique nécessaire, et dans la mesure du possible, douée de qualité littéraire (ainsi en est-il arrivé avec le Slave, et d'une manière typique, avec le latin⁶³). Enfin, au-delà des critères employés dans chaque tradition en ce qui concerne la langue liturgique, la note commune est l'utilisation d'une langue différente de la langue vulgaire et quotidienne, c'est-à-dire, la langue «profane», soit dans son entier, soit dans son vocabulaire, son style ou sa qualité littéraire.

f) La musique liturgique

Un autre aspect, étroitement lié au caractère sacré de la liturgie et qui demanderait un long développement, est l'aspect musical.

Malheureusement, en Occident la tradition du chant liturgique a pratiquement disparu, et même si les documents pontificaux des cents dernières années nous fournissent une doctrine claire et lumineuse à l'égard de ce que devrait être la musique sacrée, ces enseignements n'ont pas suffi à la faire ressurgir dans toute sa plénitude.

Le phénomène de la décadence de la tradition de la musique sacrée en Occident a déjà une longue histoire. Un des points de départ en fut, sans doute, le processus par lequel la messe basse est devenue la manière «normale» de célébration et la messe chantée, et qui plus est, la messe solennelle, sont devenues des formes plus «ornementales», appropriées pour contribuer à la solennité des grandes festivités : ainsi la musique cesse d'être une partie intégrante et nécessaire de la liturgie. La perte de la spécificité du style sacré et liturgique, ainsi que l'adoption de l'art profane de

⁶⁰ Le rite et l'homme, p. 241, cité par K. Gamber, Tournés vers le Seigneur, p. 47. Cf. aussi L. Bouyer *Arquitectura y liturgia*, Bilbao, 2000, pgs. 58-64.

⁶¹ Cf. Raes O.C., p. 225.

⁶² Comme dans le cas de l'Arabe ou le Grabar arménien opposé au hasharabar (la langue parlée moderne) ou le Ge'ez éthiopien; de façon analogue à l'ancienne Inde païenne on distinguait entre le sanskrit (« parfait ») et le prākṛit "à l'état naturel, peu soigné".

⁶³ La langue latine commença à être utilisée dans le culte au IV^e siècle sous saint Damase, c'est-à-dire une fois qu'elle ait acquis l'aptitude suffisante tant littéraire que théologique.

l'époque⁶⁴, en constituèrent un deuxième élément. Tout au long des quatre derniers siècles, la musique «d'église» a perdu progressivement les caractéristiques techniques et stylistiques qui en faisaient un art entièrement différent du profane, au point que la seule condition pour être admise dans les fonctions sacrées a été, semble-t-il, d'avoir une inspiration «religieuse», beaucoup de fois prise dans son sens le plus large.

Au cours du XIX^e siècle on arriva encore plus loin, ayant même introduit dans le temple des compositions vraiment profanes⁶⁵, ce qui produisit la réaction du Pape Saint Pie X, et la réforme musicale du début du XX^e siècle. Tout en contribuant à éliminer ces abus, celle-ci visait la restauration des mélodies grégoriennes à son état primitif. Cependant, elle n'a pas abouti à constituer une tradition vivante et, sans s'en rendre compte, elle a détruit les éléments du chant traditionnel d'époques antérieures qui avaient réussi à survivre⁶⁶.

En ce qui concerne l'état actuel de la musique sacrée en Occident, il n'est pas nécessaire d'entrer dans les détails.

Dans les églises d'Orient la musique sacrée continue d'avoir la même importance dont elle jouissait autrefois en Occident⁶⁷. En premier lieu, la musique est toujours partie intégrante de la liturgie⁶⁸, partant elle ne peut jamais faire défaut⁶⁹; par conséquent, il n'existe rien de semblable à la «messe basse» latine⁷⁰. La musique fait

⁶⁴ Dans ce sens, la fameuse édition Médicéenne du Graduale de Tempore et du Graduale de Sanctis (1612-1615), qui a tenté d'éliminer les soi-disant « barbarismes » en dénaturant le chant traditionnel, tout en voulant l'adapter aux conceptions théoriques classiques a fait date.

⁶⁵ Ce n'étaient pas seulement les compositions inspirées du style du théâtre d'opéra qui abondaient, mais encore on pouvait trouver les plus insolites « adaptations » comme la « Messa funebre » célébrée à l'occasion du premier anniversaire de la mort de Rossini, dont la musique était empruntée aux principales opéras du compositeur accommodés aux textes de l'Ordo Missae; ou le Crédo chanté avec la musique du célèbre « Là ci darem la mano-là ci darem di sì » du « Don Giovanni » de Mozart (Cf. Valentino Donella, *Musica e Liturgia; Indagini e riflessioni musicologiche*, Edizioni Carrara, p. 95).

⁶⁶ Sur les clairs-obscur de cette réforme, cf. Marcel Pérès et Jacques Cheyronnaud, *Les voix du Plain-Chant*, Desclée de Brouwer, Paris 2001. CIEL.

⁶⁷ Cf. E. Butler, *Le rôle liturgique de la chorale*, Actes du quatrième colloque d'études historiques, théologiques et canoniques sur le rite catholique romain, CIEL, p. 208.

⁶⁸ Dans le rite latin, elle fait partie intégrante de la liturgie solennelle, qui doit toujours être « in cantu »; pourtant, comme nous l'avons dit, ce qui est habituel c'est la messe basse et lorsque celle-ci est faite « cum cantu », la musique n'est qu'un élément ornemental accessoire et contingent. En Orient, la messe est toujours chantée, car il n'y a pas d'équivalent à la « Messe basse », et qui plus est, à strictement parler, la liturgie est normalement « solennelle », parce que s'il y a un diacre, celui-ci célèbre toujours; dans le rite Byzantin, le prêtre célèbre seul uniquement en l'absence de diacre, et dans ce cas il accomplit les parties propres à celui-ci. Dans le rite Ethiopien, ce sont quatre ministres qui doivent accompagner habituellement le célébrant, car en plus du diacre, du sous-diacre et du lecteur, il doit toujours y avoir un « prêtre assistant » qui a des fonctions spécifiques, et encore cela est la conséquence d'un assouplissement des canons, lesquels exigent six ministres pour la messe normale, qui peuvent arriver à treize lors des solennités.

⁶⁹ Dans les églises byzantines, on rencontre parfois le prêtre qui célèbre accompagné seulement d'un fidèle, qui fait les parties correspondant au « chœur », et encore dans des cas extrêmes, le prêtre célèbre seul, et en chantant lui-même les parties dont la charge revient normalement au chœur.

⁷⁰ En raison de l'influence latine, un rite analogue à la messe basse latine s'est formé parmi les ukrainiens, les arméniens et les maronites catholiques, mais cette adaptation a, d'une certaine manière, dénaturé le rite.

partie, donc, du « langage liturgique », elle est « le vêtement » ou « l'ornement liturgique » du texte et à cause de cela la musique proprement liturgique est seulement vocale⁷¹. Conséquence de cette place de la musique dans le culte liturgique, il convient, en termes généraux, de souligner la grande aptitude musicale du clergé, de les ministres et du peuple dans des Eglises Orientales⁷².

Par ailleurs, le genre musical garde sa spécificité, en ce sens qu'il est totalement différent des genres de la musique profane. En général, la musique liturgique traditionnelle de l'Orient est octotonale, c'est-à-dire fondée, comme l'était le chant grégorien, sur un système de huit « tons » ou « modes » (quatre authentiques et quatre plagaux⁷³), appelés dans la tradition grecque « ichos », dans la slave « glas », dans l'arménienne « tzain » et dans la syriaque « qinto ».

Finalement, il faut distinguer entre les traditions de chants fixes, comme celles du chant syriaque, chaldéen, copte ou éthiopien, qui depuis de siècles, restent immuables; et celles évolutives, comme l'arménienne et la byzantine, qui ont incorporé des éléments de la musique occidentale, sans perdre, cependant, leur spécificité liturgique.

g) Les rites

Du point de vue de la structure des cérémonies, il est important de remarquer la conception traditionnelle du rite liturgique comme une totalité unifiée, non une simple succession de rites, de chants, etc., comme s'il s'agissait d'une sorte de « suite » ou « pot-pourri ». Il faut signaler aussi l'importance des gestes et d'une certaine « mise en scène » ou « régie » harmonieuse et digne. Les Byzantins, et surtout les russes, emploient en plus des effets d'illumination, en allumant et en éteignant les lumières du temple suivant les diverses parties du rite en vue de faire ressortir les parties les plus saillantes, telles que le chant de l'Évangile, la Grande entrée et la communion.

h) Les « apologies »

Un autre élément qui se répète de façon constante dans toutes les familles liturgiques est l'attitude du prêtre qui, tout en se reconnaissant indigne de se présenter devant l'autel de Dieu à cause de ses péchés, ose néanmoins s'y approcher, plein de

⁷¹ Celle-ci était aussi la conception de l'Occident médiéval, mais avec le temps elle s'est estompée. Tous les instruments n'en sont pas exclus, puisque dans la tradition syriaque, maronite et alexandrine certains instruments de percussion sont admis comme accompagnement.

⁷² Non seulement quant à la technique vocale sophistiquée, mais aussi à la grande capacité d'improvisation sur la base de schémas préfixés; capacité qui s'est perdue en l'Occident, même dans le domaine musical professionnel profane.

⁷³ Dans les traditions les plus anciennes, il s'agit d'échelles différentes, c'est-à-dire de systèmes tonals; dans les adaptations ce ne sont que des figures mélodiques distinctes.

confiance en la miséricorde divine, afin de célébrer les mystères sacrés, pour offrir le sacrifice en expiation des péchés du peuple. C'est pourquoi il s'anéantit et demande à Dieu qu'il le rende digne de ce ministère ; fréquemment il demande la médiation de la Vierge et de tous les saints, puis vient la prière des présents⁷⁴.

Ce type de prière se rencontre surtout aux moments culminants de la liturgie lorsque le célébrant s'apprête à se présenter d'une manière spéciale devant la divinité, en concret dans les moments suivants: au début de la messe, par un acte pénitentiel effectué dans certains rites en dehors du sanctuaire et en d'autres, tout simplement au pied de l'autel, et puis, étroitement lié à celui-ci, un rite d'entrée au sanctuaire, présent, en quelque sorte, aussi dans tous les rites. À la lecture de l'évangile, à l'offertoire, à la communion et, dans plusieurs cas, à la salutation finale de l'autel, on trouve aussi des prières de cette nature.

Dans les liturgies occidentales tous les rites ont, avant de monter à l'autel, un « Confiteor » avec sa réponse. Il y a de multiples formes de « Confiteor », d'étendue variable, depuis la forme la plus étendue employée dans le Missale Romanum, jusqu'à la très brève du rite Chartreux⁷⁵, mais elles présentent toutes les mêmes éléments: a) reconnaissance de la condition de pécheur devant Dieu, la Vierge, les Saints⁷⁶ et les « frères » ; b) reconnaissance de différentes classes de péchés commis ; c) demande d'intercession auprès de Dieu.

Après la confession, le prêtre monte à l'autel, en s'accompagnant en général d'une prière⁷⁷; la plus fréquente est celle qui apparaît, avec quelques variantes, dans les

⁷⁴ En Occident, cela est représenté d'une manière spéciale par les « apologies », lesquelles ont commencé à être employées à partir du VIII^e siècle, et ont atteint une énorme diffusion aux Xe et XI^e siècles, ayant presque disparu plus tard et dont il ne reste que quelques exemples. Fréquemment elles sont méprisées par les liturgistes actuels parce qu'ils les considèrent d'introduction tardive, cependant des prières de ce type sont présentes dans toutes les traditions liturgiques.

⁷⁵ Le rite Arménien, à cause probablement de l'influence des Croisés, possède un rite pénitentiel semblable, ayant un Confiteor propre : « Je confesse à Dieu et à la Sainte Mère de Dieu, à tous les Saints et devant vous, frères et sœurs, tous les péchés que j'ai commis: pour ce que j'ai péché en pensées, paroles et oeuvres, et de tout péché que commettent les hommes: J'ai péché, j'ai péché: je prie votre pardon pour moi au Seigneur tout puissant et miséricordieux. » Puis l'absolution sur le peuple dans les termes suivants: « Dieu, Vous qui aimez les hommes, délivrez-nous et pardonnez-nous nos péchés, donnez-nous le temps pour le repentir et la pratique des bonnes œuvres et dirigez notre vie vers la vie éternelle ».

⁷⁶ Dans quelques rites, l'intercession des saints apparaît aussi à d'autres reprises: dans le rite Mozarabe, la Messe commence par cette invocation: « Per gloriam nominis tui Christe fili Dei vivi et per intercessionem sancte Marie Virginis et beati Jacobi et omnium Sanctorum tuorum auxiliare et miserere indignis servis tuis et esto in medio nostri Deus noster (...) ». Et dans le rite Arménien, avant le Confiteor, le prêtre dit: « Recevez, ô Seigneur, nos supplications par l'intercession de la Sainte Mère de Dieu, la mère Immaculée de votre Fils unique, et les supplications de tous les saints. Écoutez-nous, ô Seigneur, et ayez pitié de nous: pardonnez-nous et oubliez nos péchés et faites-nous dignes de vous glorifier avec votre Fils et le Saint Esprit maintenant et toujours et dans les siècles des siècles ».

⁷⁷ En étroite liaison avec cette entrée auprès de l'autel, on trouve l'antienne « Introibo ad altare Dei », laquelle est suivie, dans le rite romain (sauf dans les messes pour les défunts et pendant la semaine de la Passion) et mozarabe, par le psaume 42 complet; dans les rites lyonnais et ambrosien on ne dit que l'antienne, dans les autres, rien n'est dit.

missels Romain, Dominicain, Carmélite et Mozarabe, ce dernier étant celui qui comporte la version la plus longue: «Aufer a nobis quaesumus Domine cunctas iniquitates nostras et spiritum superbiae et elationis cui resistis: et reple nos spiritu timoris: et da nobis cor contritum et humiliatum, quod non spernis: ut ad Sancta Sanctorum puris mereamur mentibus introire »⁷⁸.

Une fois à l'autel, il le baise pour le vénérer et demande encore l'intercession des saints (spécialement de ceux dont les reliques se trouvent sur l'autel) pour recevoir le pardon des péchés.

Dans le rite Mozarabe, on vénère la croix qui se trouve sur l'autel en disant: "Salve crux pretiosa quae in corpore Christi dedicata es: et ex membris ejus tanquam margaritis ornata: salva praesentem catervam in tuis laudibus jugiter congregatam. (...) " et après avoir récité deux versets aussi en l'honneur de la Sainte Croix et avoir demandé d'être défendus de tous les dangers, grâce au triomphe de celle-ci, le prêtre dit une prière analogue à «aufer a nobis» du rite Romain⁷⁹.

Les prières utilisées dans le rite Lyonnais et dans l'Ambrosien, mettent l'accent en plus sur le rôle de médiateur du prêtre; dans le premier le célébrant récite cette longue apologie: "Deus qui non mortem, sed poenitentiam desideras peccatorum, me miserum fragilémque peccatorem a tua non repellas pietate, neque aspicias ad peccata et scelera mea, et immundas turpesque cogitationes, quibus flebiliter a tua disjungor voluntate; sed ad misericordias tuas, et fidem devotionémque eorum, qui per me peccatorem tuam expetunt misericordiam. Et quia me indignum médium inter te et populum tuum fieri voluisti, fac me talem, ut digne possim exorare misericordiam tuam pro me et pro eodem populo tuo. Et adjunge voces nostras vocibus Angelorum tuorum, ut sicut illi te laudant in excelsa beatitudine, ita nos quoque eorum intervéntu mereámur te laudare in hac peregrinatione"⁸⁰. De pareille teneur est l'apologie que le prêtre fait

⁷⁸ Dans le rite lyonnais il est dit: «Conscientias nostras quaesumus, Domine, visitando purifica, ut véniens Dóminus noster Jesus Christus parátam sibi nobis invéniat mansiónem ».

⁷⁹ "Per virtutem sanctae Crucis: et per intercessionem beatae Mariae Virginis: et beati Petri Apostolorum Principis: et omnium Sanctorum: absolve quaesumus Domine nostrorum vincula delictorum: et quicquid pro eis meremur: propitiatus averte: et ad beneficia recolenda quibus nos instaurare dignatus es: tribue venire gaudentes". Finalement, en terminant l'offertoire, il récite cette autre prière: Accedam ad te in humilitate spiritus mei: loquar ad te quia multam spem in fortitudine dedisti me. Tu ergo fili David qui revelato mysterio ad nos in carne venisti: clave crucis tuae: secreta cordis mei aperi: mittens unum de Seraphin: qui candenti carbone illo: qui de altari tuo sublatum est: sordentia labia mea emundet: mentem enubilet: docendique materiam subministret: ut lingua quae proximorum utilitati per caritatem servit: nec erroris insonet casum: sed veritatis resultet sine fine praeconium.

⁸⁰ Ô Dieu, qui ne voulez pas la mort du pécheur, mais sa conversion, ne refusez pas à ma faiblesse et à ma misère le secours de votre bonté. Ne regardez ni mes fautes, ni mes crimes, ni les pensées immondes et honteuses qui me tiennent séparé de vous; mais souvenez-vous de votre miséricorde et de l'ardente foi de ceux qui, par moi, pécheur, espèrent dans votre bonté. Et puisque vous avez daigné faire de moi, quoique j'en sois indigne, l'intermédiaire entre vous et votre peuple, rendez-moi digne d'obtenir votre miséricorde pour lui et pour moi, et mêlez nos voix à celles de vos Anges, afin que, de même qu'ils vous

avant de sortir de la sacristie dans le rite mozarabe : “Deus qui de indignis dignos: de peccatoribus justos: et de immundis facis mundos: munda cor meum et corpus meum ab omni sorde et cogitatione peccati: et fac me dignum atque strenuum sanctis altaribus tuis ministrum: et praesta ut in hoc altari ad quod indignus accedere praesumo: acceptabiles tibi hostias offeram pro peccatis et offensionibus: et innumeris quotidianis meis excessibus: et pro peccatis omnium viventium: et defunctorum fidelium: et eorum qui se meis commendaverunt orationibus: et per eum tibi meum sit acceptabile votum: qui se tibi Deo Patri pro nobis obtulit in sacrificium: qui est omnium opifex et solus sine peccati macula Pontifex. Jesus Christus...”, et dans le rite Ambrosien, lorsqu’il monte à l’autel: « Rogo te, altissime Deus, Sabaoth, Pater sancte, ut pro peccatis meis possim intercedere, et astantibus veniam peccatorum promerari, ac pacificas singulorum hostias immolare »⁸¹.

Dans les rites orientaux, des prières de ce type sont fréquentes tout au long de la liturgie. Elles peuvent être étendues et élaborées comme celles des chaldéens ou très courtes, comme la suivante, répétée à plusieurs reprises par le célébrant dans la liturgie byzantine tandis qu’il se signe et s’incline profondément: « Ô Dieu, ayez pitié de moi, pécheur ».

Celles récitées au début de la liturgie ont un caractère clairement pénitentiel, bien qu’elles n’incluent pas une prière correspondant exactement au Confiteor, toujours présent, comme nous l’avons déjà dit, dans les liturgies occidentales⁸². Les Byzantins et les Syriens les récitent avant de revêtir les ornements, les Arméniens et les Maronites, comme dans les rites occidentaux, une fois revêtus.

Dans le rite Byzantin, la cérémonie de préparation se développe de la manière suivante: après avoir commencé par un groupe de prières (les mêmes qui se récitent au début du rite du sacrement de la pénitence), le prêtre dit devant l’icône du Sauveur (toujours présente dans l’iconostase du côté droit des portes royales) une prière qui commence ainsi: «Devant ta pure image, nous nous prosternons, ô plein de bonté, en demandant la rémission de nos péchés...» et ensuite, une autre de même teneur devant l’icône de la Mère de Dieu; une fois les prières de préparation terminées, incliné devant les portes saintes, il dit avant d’entrer au sanctuaire: «Seigneur, étends ta main du haut

louent dans le sein de votre béatitude, nous méritons, par leur intercession, de vous louer pendant notre exil sur la terre.

⁸¹ Le rite romain exprime quelque chose d’équivalent dans la collecte ad libitum « Pro seipso sacerdote »: « Omnipotens et misericors Deus, humilitatis meae preces benignus intende: et me famulum tuum, quem nullis suffragantibus meritis, sed immensa clementiae tuae largitate coelestibus misteriis servire tribuisti, dignum sacris altaribus fac ministrum: ut quod mea voce depromitur, tua sanctificatione firmetur ».

⁸² Comme nous l’avons déjà anticipé, la liturgie arménienne est la seule parmi les liturgies orientales à inclure le « Confiteor », lequel, bien que relevant de l’influence occidentale, acquiert une forme particulière.

de ta demeure et fortifie-moi pour ce service, afin que je me présente devant ton redoutable autel sans encourir de condamnation, pour accomplir le sacrifice non sanglant». Plus tard, pendant la «Proskomidia», après les commémorations des vivants et des défunts, il offre une particule de pain pour lui, en disant: «Souviens-toi, aussi, Seigneur, de mon indignité et pardonne-moi toute transgression volontaire ou involontaire». Et de même, pendant les deux grands encensements du temple (au début de la liturgie et avant la Grande entrée) il récite à voix basse le psaume pénitentiel (ps. 50).

Et au moment de l'entrée avec l'Évangile, il prononce une prière secrète de caractère semblable⁸³, mais le point culminant a lieu, lorsque, avant la Grande entrée, le prêtre récite cette longue et belle « apologie », comme préparation au sacrifice, où se trouvent présents les principaux topiques du genre⁸⁴: « Aucun de ceux qui sont liés par les désirs et les passions charnelles n'est digne de venir à toi, de t'approcher, de t'offrir un sacrifice, ô Roi de gloire, car te servir est chose grande et redoutable même aux puissances célestes. Cependant, par ton ineffable et incommensurable bonté, (...) tu nous as confié le ministère du sacrifice liturgique et non sanglant (...) C'est toi que j'implore, seul Bon et Bienveillant; abaisse ton regard sur moi, pécheur et serviteur inutile, purifie mon âme et mon cœur de toute pensée mauvaise et donne-moi la force, par la puissance de ton Saint Esprit, de me tenir, revêtu de la grâce du sacerdoce, devant cette table sainte et de consacrer ton Corps saint et immaculé et ton Sang précieux. Je viens vers toi, le front incliné et je te supplie, ne détourne pas de moi ta Face et ne me retranche pas du nombre de tes serviteurs, mais rends-moi digne, tout pécheur et indigne serviteur que je suis, de t'offrir ces dons. Car en vérité c'est toi qui offres et qui es offert, toi qui reçois et qui est distribué, ô Christ notre Dieu (...) ».

Dans la liturgie de Saint Basile, cette espèce d'expressions pénètrent jusqu'à l'anaphore même où l'on parle d'« offrir cette adoration spirituelle d'un cœur brisé de contrition et avec un esprit humilié»; après le prêtre dit: «Souviens-toi aussi, Seigneur, selon la plénitude de tes tendresses, de mon indignité. Pardonne-moi toute faute, volontaire ou involontaire. N'éloigne pas de ces Dons ici offerts, à cause de mes péchés, la grâce de ton Esprit Saint».

⁸³ « Toi qui nous accordes à nous, tes humbles et indignes serviteurs, de nous tenir en ce moment encore devant la gloire de ton saint autel et de t'offrir la glorification et l'adoration qui te sont dues, accepte aussi, Seigneur, de nos bouches de pécheurs l'hymne trois fois sainte. Visite-nous dans ta bonté. Pardonne nos fautes volontaires et involontaires, sanctifie nos âmes et nos corps et donne-nous de te servir saintement tous les jours de notre vie, par les prières de la sainte Mère de Dieu et de tous les saints, qui dès le commencement ont su te plaire ».

⁸⁴ Cette prière ainsi que la précédente apparaissent dans le rite arménien en des emplacements analogues.

Le rite Arménien, comme nous l'avons signalé, possède beaucoup de prières en commun avec le Byzantin et d'autres éléments dus à l'influence latine, tels que le Confiteor et le Psaume 42; toutefois, il possède des éléments propres au rite, qu'il vaut la peine de remarquer, comme cette prière dite avant de se revêtir: «Ô, Seigneur Jésus-Christ, Toi qui es revêtu de lumière comme d'un ornement (...) rends-moi digne, tout serviteur inutile que je suis, lorsque j'ose accomplir le service spirituel de ta gloire, d'être délivré de mon impiété, qui est le vêtement de l'immondice, afin que je sois paré de ta lumière ; enlève ma faiblesse et ôte mes offenses, pour que je sois digne de la lumière que Tu as préparée. Accorde-moi d'entrer revêtu de la gloire sacerdotale pour accomplir le ministère de choses saintes en compagnie de ceux qui ont gardé tes commandements dans l'innocence, de sorte que je sois trouvé prêt pour les noces avec les vierges sages, afin de te glorifier, ô Christ, qui remets les péchés de tous les hommes».

Au commencement de la liturgie pontificale de ce même rite, l'évêque, à genoux aux pieds de l'autel, recite une longue prière, dont nous ne citons que quelques fragments: "c'est avec des soupirs et des larmes de toutes nos âmes que nous demandons et implorons Ton glorieux titre de Créateur,... délivrez-nous de tous nos actes impurs qui ne sont pas concordants avec Ton habitation en nous, que la lumière de Ta Grâce qui illumine les yeux de notre esprit ne soit pas tamisée, puisqu'on nous enseigne que c'est par la prière et l'encens d'une vie pieuse, que nous sommes unis à Toi.

Et en tant qu'une Personne de la Trinité est offerte et une Autre, Le Père, L'accepte, dont nous nous réjouissons à travers du Sang reconciliateur de Son Fils premier-né, reçois nos supplications et fais-nous une demeure afin de T'honorer avec chaque préparation pour participer à l'Agneau divin, et de recevoir sans peine de damnation la manne de la vie, du nouveau salut, qui rend immortel. Et fais que toute notre offense soit consommée par ce feu, comme celle du prophète par le charbon brûlant qui toucha sa langue, afin que soit proclamée Ta miséricorde en tout comme la bonté amoureuse du Père manifestée à travers du Fils. C'est ce dernier Qui amena l'enfant prodigue à l'héritage de son père et dirigea des prostituées vers le Royaume des Cieux, vers la béatitude des justes. Certes, moi aussi je suis un d'eux: reçois-moi par Ta Grâce, puisque j'ai été racheté par le sang du Christ: pour que, par le précédent, et par tout ce qui existe, soit manifesté à tous les hommes Sa divinité qui est glorifiée ensemble avec celle du Père en Lui rendant le même honneur avec une seule volonté et un seul pouvoir de louange."

Après la grande entrée, juste avant l'anaphore, le prêtre dit: "Seigneur Dieu des légions et Créateur de tous les êtres, Toi Qui a fait exister toutes les choses en partant du néant, Qui, en outre, par amour à l'humanité, as honoré notre nature terrestre en nous élevant à l'état de ministres d'un mystère si immense et inexplicable: Toi, ô Seigneur, à Qui nous offrons ce sacrifice, accepte de notre coeur cette présentation!" Et à l'anaphore, avant l'épiclese: "nous Te louons en effet et Te rendons grâce continuellement, ô Seigneur notre Dieu, Qui, en passant par dessus de notre indignité, nous as convertis en ministres de ce mystère redoutable et imprononçable, pas à cause de quelques bonnes oeuvres de notre part, qui nous manquent totalement et dont nous nous trouvons entièrement dépouillés: mais en nous fiant toujours de Ta débordante indulgence, nous osons nous approcher au ministère du Corps de du Sang de Ton Fils unique notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ..."

Dans le rite Syrien, on trouve des éléments analogues, mais dans un ordre et un style tout à fait différent. La liturgie commence par deux «offices», célébrés l'un après l'autre, appelés, à partir du sujet central autour duquel ils se développent, «Office de Melchisédech» (l'offrande du pain et du vin) et l'«Office d'Aaron» (l'offrande de l'encens). Au début du premier, le prêtre fait une prière suppliant Dieu d'être devant Lui avec «connaissance», «crainte» et «droiture d'intention spirituelle» et de le servir «avec pureté et sainteté»; puis il récite le psaume 50 et ensuite il monte à l'autel où il prépare le pain et le vin avec de claires allusions sacrificielles; après avoir quitté une nouvelle fois l'autel, il conclut par un «Sedro»⁸⁵ de pardon. Vers la fin de celui-ci, il s'exclame: "Ô Christ qui avez accepté le sacrifice du grand prêtre Melchisédech, agréez, Seigneur, la prière de votre serviteur et pardonnez les péchés de votre troupeau»⁸⁶.

Par la suite, il se dépouille de la jubba (manteau de ville), en disant: «Dévêts-moi, Seigneur, des habits sordides dont Satan m'a revêtu à cause de l'immondice de mes œuvres peccamineuses, et revêts-moi d'habits d'élection qui soient dignes de ton service et de la louange de ta glorieuse majesté (...)» et il commence à se revêtir⁸⁷.

Finalement, au pied de l'autel, avant de monter il dit: "Seigneur, Dieu tout-puissant, qui remettez les iniquités des hommes, qui ne voulez pas la mort du pécheur, vers vous j'élève mon cœur et de vous je sollicite le pardon de toutes mes

⁸⁵ Le Sedro est un genre spécial d'hymne liturgique propre au rite Syriaque.

⁸⁶ Cette prière se conclut par une supplique nommée « Houtmo » (sceau) : Agneau pur et immaculé qui vous êtes offert à votre Père en sacrifice digne d'être accepté pour le salut et la rédemption du monde entier, rendez-nous dignes de vous offrir nos personnes en sacrifice vivant qui vous soit agréable et ressemble à votre sacrifice pour nous.

⁸⁷ Cf. la prière que dit l'évêque dans le rite latin, en ôtant sa chape: « Exue me, Domine, veterem hominem cum moribus et actibus suis : et indue me novum hominem qui secundum Deum creatus est in justitia, et sanctitate veritatis ».

fautes, bien que j'en sois indigne. Je vous conjure de préserver mon esprit de toutes les embûches de l'Ennemi, mes yeux de tout regard impur, mes oreilles de l'audition de choses vaines, mes mains de l'accomplissement de toute souillure et mes reins afin qu'ils soient mus par vous; de sorte que je sois tout à vous et que par vous me soit concédé le don de vos divins mystères”.

Alors, après avoir fait une prostration, le célébrant monte de nouveau à l'autel pour l'Offertoire, en récitant cette oraison: « Donnez-nous, Seigneur, alors que nos cœurs se sont lavés et purifiés de toute intention mauvaise, d'être trouvés dignes d'entrer dans votre sanctuaire sublime ; de nous tenir devant votre autel avec pureté, innocence et sainteté, et de vous offrir les sacrifices de nos raisons et de nos âmes avec une foi sincère (...) ».

En terminant, après l'encensement, il finit en disant: « Ayez pitié de nous. Rendez-nous dignes, ô Seigneur, de vous offrir comme une offrande d'agréable odeur, les sacrifices de louange de notre ministère sacerdotal. Que nos pensées, nos paroles et nos œuvres soient des holocaustes sans tache et agréables à votre divinité et puissions-nous paraître devant vous, ô Christ, Seigneur Dieu, tous les jours de notre vie ».

A la fin, avant de commencer l'anaphore, au lavement des mains, à la différence des autres rites (où l'on prie le psaume 25, v. 6 « Lavabo inter innocentes... »), il récite la suivante «apologie»: “Lavez, Seigneur, l'immonde impureté de mon âme; purifiez-moi par votre aspersion vivifiante pour que je sois digne d'entrer avec pureté et sainteté dans votre Saint des Saints; que je touche, sans les souiller, vos mystères divins et adorables; que je puisse, avec une intention pure, vous offrir un sacrifice vivant qui plaise à votre divinité et ressemble à votre glorieux sacrifice pour nous, notre Seigneur et notre Dieu».

Dans les autres rites, nous trouvons des expressions semblables. Ainsi, dans le rite maronite, le prêtre, après avoir préparé les offrandes, dit: «Seigneur, je t'en supplie, rends-moi digne de m'approcher sans tache ni souillure de ton saint autel. Car je suis un serviteur pécheur ayant commis le mal et les laideurs devant toi, et me trouvant indigne de m'approcher de ton saint autel et de tes mystères sacrés; mais je te supplie et j'implore ta générosité et ta miséricorde, ô Clément, ô Miséricordieux , ô Philanthrope, jette sur moi un regard de pitié et de bienveillance. Souffre que je sois admis en ta présence en ce moment et en tout temps. Réponds sur moi la grâce de ton Esprit Saint et purifie-moi de mes péchés».

Dans le rite copte, le prêtre commence la liturgie par la «prière de préparation», prononcée à voix basse en même temps qu'il dispose les objets sacrés sur l'autel:

«Seigneur, Toi qui connais les cœurs de tous, Toi qui es le Saint, et qui es au milieu des Saints; seul sans péché, Toi qui es puissant pour pardonner les péchés; Tu connais, ô Seigneur, mon indignité, mon incapacité et mon inconvenance pour ton saint service; et je n'ose pas t'approcher et ouvrir ma bouche devant ta gloire sacrée; mais, selon la multitude de tes tendresses, pardonne-moi, pécheur, et accorde-moi de trouver grâce et miséricorde en cette heure, et envoie-moi la force d'en haut afin que je puisse commencer et être rendu digne de terminer ton saint sacrifice selon ta volonté, suivant ce qui est agréable à ta volonté et comme un suave parfum d'encensement». Immédiatement après, il dit une autre oraison qui répète presque textuellement les concepts de la précédente, mais qui ajoute l'offrande du sacrifice: « fais que notre sacrifice soit agréable à Tes yeux, daigne le recevoir en propitiation pour mes péchés et les ignorances de Ton peuple, et qu'il devienne saint selon le don du Saint- Esprit (...) ».

Une fois terminé l'offertoire, il récite la longue prière d'absolution des ministres: "Seigneur Jesus Christ, Fils unique, Verbe du Seigneur Le Père, Qui as détaché de nous la ligature de nos péchés par Tes souffrances vivificatrices et libératrices et Qui as soufflé aux faces de Tes saints disciples et purs ministres pour qu'ils reçurent l'Esprit Saint, en disant: quiconques que soient les péchés des hommes que vous pardonnez, ils leurs seront pardonnés et quiconques que soient les péchés que vous leur retenez, ils resteront retenus. C'est pourquoi, ô Seigneur, maintenant Tu as accordé à tes ministres, qui exercent l'office du prêtre à tout temps dans Ta sainte Eglise, qu'ils peuvent pardonner des péchés sur cette terre et qu'ils peuvent lier et délier tout lien d'iniquité. Maintenant de nouveau nous prions et implorons Ta bonté, ô amant des hommes, en faveur de ces serviteurs à Toi: de mes parents et mes frères et soeurs et de moi-même ton serviteur pécheur et faible et de ceux qui inclinent leurs têtes devant Ton saint autel: nivèle pour nous le chemin de Ta Grâce, romps et dégage tous les liens de nos péchés, également si nous avons péché contre Toi : sciemment ou à notre insu ou en proie d'une tromperie, si c'était par des oeuvres ou par des paroles ou par découragement, puisque Tu connais la débilité de l'être humain. Ô bon Amant de l'homme et Seigneur de toute création, accorde-nous le pardon de nos péchés, bénis-nous et purifie-nous, affranchis-nous et mets-nous en liberté, relâche tout Ton peuple et remplis-nous de la crainte de Ton nom, rends-nous capables de faire Ta sainte volonté, ô notre Bien: parce que Tu es notre Dieu et notre Sauveur et pour Toi sont appropriés la gloire et le louange avec Ton bon Père Céleste et avec l'Esprit Saint, donateur de vie Qui est coégal avec Vous deux, maintenant et toujours pour les siècles des siècles".

Finalement, après avoir énuméré les ministres officiants, le prêtre demande l'intercession d'une longue liste de saints: « Tes serviteurs, les ministres en ce jour: l'hygoumène, le prêtre, le diacre, le clergé, tous les fidèles et moi, Ton humble serviteur, que nous soyons tous absous par la parole de la Trinité toute sainte, Père, Fils et Saint-Esprit, par la parole de l'Eglise de Dieu, Une, Unique, Sainte, Universelle et Apostolique, par la parole des douze Apôtres, et du contemplateur de la Divinité, l'Apôtre Marc, Evangéliste et Martyr; par la parole de Saint Sévère le Patriarche, notre maître Dioscore, par la parole des Saints Athanase l'égal des Apôtres, Saint Pierre l'Archevêque et le dernier Martyr, Saint Jean Chrysostome, Saint Cyrille, Saint Basile et Saint Grégoire; de la bouche des 318 Pères de Nicée; des 150 de Constantinople; des 200 d'Ephèse; de la parole de notre Très Saint Père Anba (...) et par ma parole à moi indigne pécheur. Car il est béni et plein de gloire, Ton Saint Nom, ô Toi qui es Père, Fils et Saint-Esprit maintenant et toujours et dans les siècles des siècles, Amen ».

Les Éthiopiens, en plus des antérieures, possèdent cette formule, récitée avant de se revêtir: «Seigneur, notre Dieu, qui connais les pensées des hommes et qui sondes les cœurs et les reins: puisque, tout indigne que je suis, Tu m'as appelé à ton ministère dans ce lieu saint, ne me dédaigne pas et n'écarte pas de moi ton visage, mais ôte mes péchés et purifie les immondices de mon âme et de mon corps. Et maintenant, je te prie de pardonner mon erreur et les outrages de ton peuple et de ne nous laisser pas succomber à la tentation. Seigneur, ne me rejette pas et que je ne sois pas confondu dans mon espoir, mais envoie-moi la grâce de ton Saint Esprit, et fais que je sois digne d'entrer dans ton sanctuaire pour t'offrir une oblation pure avec un cœur humilié pour la rémission de mon erreur et mon péché: et ne te souviens pas des outrages de ton peuple, volontaires ou involontaires, daigne accorder le repos à nos parents et à nos frères et sœurs qui sont morts: garde et défends ton peuple».

Mais c'est le rite Chaldéen qui comporte le plus grand nombre de ces prières (quelques vingt prières tout au long de la liturgie), appelées en syriaque «Koushapa», lesquelles commencent non seulement les parties principales, mais apparaissent constamment, parfois en interrompant le développement des cérémonies, au point de couper à plusieurs reprises l'anaphore elle-même. Nous donnons en exemple deux prières seulement, mais très représentatives. La première, récitée les dimanches et jours fériés à la fin de la liturgie des catéchumènes: "Seigneur Dieu Tout-puissant (bis), elle est Tienne, la Sainte Eglise Catholique qui, au prix de la grande passion de Ton Christ, a acquis les brebis de Ton troupeau. Et c'est aussi par la grâce du Saint-Esprit qui est de la nature de Ta glorieuse Divinité, que se confèrent les degrés du sacerdoce véritable. Dans Ta miséricorde, Tu as daigné, Seigneur, nous accorder à nous, si vils et si misérables de

nature, d'être des membres qui ont été désignés dans le grand corps de Ton Eglise Catholique pour dispenser aux âmes croyantes les biens spirituels, Toi donc, Seigneur, daigne accomplir envers nous Ta grâce, et répands par notre intermédiaire ton don avec abondance et que ta tendresse et Ta divine clémence descendent sur nous et sur ce peuple que Tu T'es choisi". Puis, un peu plus tard, en montant à l'autel, le prêtre récite: "...Gloire à Toi, Seigneur, qui, par Ta grâce, m'as appelé, moi qui suis misérable, et par Ta bonté, m'as fait approcher de Toi et qui m'as placé dans le grand Corps de la sainte Eglise Catholique, comme un membre distingué pour T'offrir ce sacrifice vivant, saint et agréable, qui est le mémorial de la passion, de la mort, de la sépulture et de la résurrection de Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, Lui en qui Tu as mis toute tes complaisances et par qui Tu as agréé le pardon des péchés de tous les hommes".

Remarquons que ces actes d'abaissement, de reconnaissance des péchés et de indignité de la part du prêtre, présentes dans tous les rites, ne sont pas identiques à celles des simples fidèles. Ces derniers, bien sûr, sont indignes, eux aussi, d'assister aux divins offices, mais c'est spécifiquement à cause de sa fonction sacerdotale de médiateur que le célébrant reconnaît son indignité. C'est pourquoi, ce n'est pas avec l'assemblée, ni même en sa qualité de président de celle-ci, qu'il reconnaît ses péchés, mais en tant qu' indigne du ministère sublime grâce auquel il offre la victime divine en faveur des péchés du peuple. Ces prières, dites à voix basse, sont incompréhensibles dans une conception protestante, selon laquelle c'est l'assemblée entière qui prie Dieu et qui demande pardon ensemble à Dieu et les uns aux autres avant de le faire; elles ne peuvent être comprises que lorsque c'est un prêtre qui offre pour le peuple⁸⁸.

j) Entrée au sanctuaire

Généralement en Orient, à l'exception de la liturgie alexandrine, il y a aussi un rite d'entrée au sanctuaire: dans les rites Byzantin, Syriaque et Maronite cette entrée est faite en récitant le verset 8 du psaume V: « j'entrerais dans ta maison, je me prosternerai dans ton temple saint pénétré de ta crainte ». Dans les autres rites (Arménien et Chaldéen), il existe une prière appropriée. Dans le rite Arménien, l'officiant chante pendant son entrée au sanctuaire: « En ce lieu de sainteté et de louange, cette demeure des anges et cet expiatoire d'hommes, en présence de ces divins, lumineux et saints

⁸⁸ Dans le nouveau missel, on a opté pour un acte pénitentiel de type protestant, comme on dit dans un article publié dans la revue « Notitiae », organe officiel de la congrégation du Culte Divin, on dit: "Parmi les experts du « Consilium » certains auraient voulu supprimer ce rite étranger à la tradition romaine, dans laquelle la prière pénitentielle accompagne de fait tout le déroulement de la célébration. D'autres, au contraire, s'appuyant sur l'expérience des Eglises réformées, proposaient de faire une prière de tout le peuple au commencement de la célébration, comme un écho à la parole de Jésus: "Vade prius reconciliare fratri tuo" (Mt ,24). Ce dernier point de vue a prévalu". (Notitiae N° 118, Mai 1976, pg. 18).

signes, de cet endroit sacré, en nous inclinant avec crainte nous vénérons, bénissons et glorifions Votre sainte merveilleuse et triomphante Résurrection et vers vous avec le Père et le Saint Esprit, nous offrons, unis à l'armée céleste, bénédiction et gloire maintenant et toujours pour les siècles des siècles ». Dans le rite Chaldéen, lors des fêtes du Seigneur, il est dit : « Devant le tribunal redoutable de Ta grandeur et le trône sublime de Ta divinité, le siège vénérable de Ta majesté, et la chaire glorieuse de Ta Souveraineté, là où les chérubins sans cesse chantent Tes louanges, et où les séraphins proclament sans fin Ta sainteté, nous nous prosternons avec crainte, et nous adorons en tremblant. [*Le prêtre et le chœur du sanctuaire s'agenouillent en adorant*] Nous Te rendons grâces et Te glorifions sans cesse et en tout temps, ô Seigneur de l'univers, Père, Fils et Saint-Esprit, à jamais ».

D'ailleurs, les Syriques, les Maronites et les Arméniens disent le verset « Introibo ad altare Dei... », auquel les Arméniens ajoutent, probablement due à l'influence latine, le psaume tout entier, qui, cependant, est parfaitement intégrée dans leur liturgie; en effet, il prend une forme originale puisqu'il est récité lorsque l'on monte les escaliers qui mènent au sanctuaire⁸⁹.

Dans les rites alexandrins, l'entrée est plus simple, sans oraisons spécifiques.

j) La lecture des écritures

Enfin, quelques mots à propos des lectures de l'Écriture Sainte. Celles-ci ont sans doute un aspect didactique, mais dans la liturgie il ne s'agit pas seulement d'une simple lecture instructive et « édifiante » comme la conçoit le protestantisme, mais plutôt d'une épiphanie du Christ⁹⁰, à laquelle on assiste avec une spéciale révérence. En vue de mettre en exergue cette révérence, les lectures, l'Évangile surtout, sont chantées⁹¹; le livre des Évangiles est richement relié et on le vénère en le baisant. Dans le rite Arménien, ce ne sont pas seulement les ministres, mais aussi les fidèles qui ont demandé la messe qui s'en approchent pour le vénérer à la fin de la lecture. Dans le rite Byzantin, c'est au cours du "canon" des matines dominicales et festives qu'il est posé sur un lutrin, dans la nef du temple, afin d'être vénéré par les fidèles. Généralement, dans les rites orientaux, il est souvent placé sur l'autel : dans le Byzantin, appuyé horizontalement au centre, dans l'Arménien, debout verticalement sur le côté nord (dans

⁸⁹ Pareillement, le dernier Évangile a pris une physionomie tout à fait originale et différente de celle des rites occidentaux, puisqu'il est chanté à la fin de la messe en toute solennité.

⁹⁰ Ce qui est reconnu même par un liturgiste porté à donner la priorité à l'aspect pastoral, comme Pius Parsch : « Ne considérons pas tant l'Évangile comme un enseignement, mais plutôt comme une épiphanie (apparition) du Christ » (Das Jahr des Heils, 10^e Aufl., Klosterneuburg, 1932, p. 16. Cité par K. Gamber, La réforme... pg. 61.)

⁹¹ Chez les Syriens et les Arméniens, la coutume établit que pendant qu'un diacre chante l'Évangile, un autre diacre l'encense à chaque pause de ponctuation.

ce rite, en plus, le prêtre ou le diacre prennent toujours le livre avec une étoffe précieuse, évitant ainsi de le toucher directement); les Syriens le placent sur un lutrin au centre du sanctuaire. Un détail qui montre en quelque sorte la différence de conception par rapport aux protestants, est l'habitude de ces derniers de placer la Bible à la vénération des fidèles ouverte, en montrant le texte, tandis que dans les rites traditionnels on la vénère toujours fermée⁹².

k) L'offertoire

La manière de préparer les dons dans les différents rites est très variée; hormis le rite Romain, elle est faite toujours au début de la liturgie (renforçant ainsi l'unité des deux parties de celle-ci autour de l'idée de sacrifice); les Syriaques font la préparation sans ornements, les Nestoriens et Coptes pétrissent le pain et le cuisent avant la liturgie dans une dépendance annexe à l'église, pendant qu'ils récitent des psaumes et des prières appropriées. Dans certains rites, l'offertoire s'ensuit à cette préparation, dans d'autres, il est ramené jusqu'au commencement de la liturgie des fidèles.

En étudiant les prières de l'offertoire du rite Romain, ce qui frappe tout d'abord, c'est ce que les liturgistes appellent « prolepse », c'est-à-dire « anticipation », qui consiste à traiter le pain et le vin lorsqu'ils sont offerts, comme s'ils étaient déjà le corps et le sang du Christ, et à les offrir pour les vivants et les défunts. Cela paraît inadéquat à beaucoup et constitue l'objet de quelques-unes des principales critiques faites par les protestants et, en général, par les liturgistes plus ou moins rationalistes, à l'Ordo Missae Romain. Et, cependant, on trouve beaucoup d'exemples de ce phénomène, (qui n'est pas propre ni exclusif du missel de Saint Pie V⁹³), en Occident⁹⁴ comme en Orient. Le schéma de la formule de l'offertoire du pain du Missale Romanum, est le suivant: « Súscipe Sancte Pater hanc immaculátam hóstiam, quam ego (...) óffero tibi, pro innumerábilibus peccátis (...) meis (...) sed et pro ómnibus fideílibus vivis atque defúntis: ut (...) proficiat ad salútem in vitam aetérnam. »

Dans le rite Mozarabe, nous rencontrons une formule semblable (utilisée aussi dans le rite de l'église de Braga, à quelques différences près): « Acceptabilis sit maiestati tuae (...) haec oblatio: quam tibi offerimus pro reatibus et facinoribus nostris: et pro stabilitate sanctae Catholicae et Apostolicae Ecclesiae et fidei cultoribus (...) ». Peu après, en recouvrant le Calice avec la pale, le prêtre dit cette autre prière, que l'on rencontre aussi (presque identique) dans le missel Lyonnais: « Hanc oblationem

⁹² Dans le rite romain, on baise le livre ouvert, mais c'est parce que la lecture vient d'être faite.

⁹³ C'est exactement le même qui se trouve un siècle avant dans l'« editio princeps » du Missel romain.

⁹⁴ Pour une étude de l'aspect historique, voir Tirot, Histoire des prières d'offertoire dans la liturgie romaine du VII^e au XVI^e siècle.

quaesumus Domine ut placatus admitte, et ómnium offeréntium, et eórum pro quibus tibi offértur, peccáta indúlge. »

L'offertoire du rite Ambrosien, de son côté, dit: « (...) placabilis, et acceptabilis sit Tibi haec oblatio, quam ego indignus pro me misero peccatore, et pro delictis meis innumerabilibus tuae pietati offero, ut veniam et remissionem omnium peccatorum meorum mihi concedas (...)»⁹⁵. »

Finalement, le rite Dominicain, en se dirigeant à la Très Saint Trinité, s'exprime ainsi: « Súscipe Sancta Trinitas, hanc oblatiónem, quam tibi óffero (...) et presta, ut in conspectu tuo tibi placens ascendat; et meam, et omnium fidelium salutem operetur æternam. »

Au moment de l'offrande du Calice, le Missel Romain l'appelle « Calix salutaris » et il est offert en implorant la clémence Divine, pour qu'il monte comme un parfum suave pour le salut du monde entier, formule utilisée aussi par le rite de l'église de Braga. Parmi les autres rites, seulement le Mozarabe inclut une formule d'offrande du calice qui, par ailleurs, n'est qu'une variante de celle du rite Romain; tandis que l'Ambrosien répète la formule déjà mentionnée pour l'offrande du pain, avec les changements correspondants. Les autres rites n'ont pas de formule spéciale pour accompagner l'offrande du calice⁹⁶.

Suit la prière prise de Daniel III, 39, 40: « In spíritu humilitátis... », présente, avec de petites variantes, dans tous les rites latins⁹⁷.

La dernière des prières de l'offertoire « Suscipe Sancta Trinitas... » est la plus ancienne⁹⁸, et bien qu'à première vue il semble ne s'agir que d'une simple répétition du « Suscipe Sancte Pater », elle en est le complément. Son schéma le plus complet est le suivant: le prêtre demande à Dieu Trine de recevoir l'oblation offerte en mémoire des

⁹⁵ Les formules de l'offertoire dans ce rite, pour le pain comme pour le vin, ne sont pas anticipatoires, mais elles demandent la transformation du pain et du vin offerts dans le corps et le sang du Christ respectivement; néanmoins, le pain est appelé « sanctus », adjectif qui ne peut être admis que dans la perspective de la transformation : « Suscipe, clementissime Pater, hunc Panem sanctum, ut fiat Unigeniti tui Corpus » (en outre, dans la rubrique respective, il est appelé Hostie). Vers la fin de l'offertoire, le prêtre récite une bénédiction épyclétique à caractère fortement anticipatoire: « Benedictio Dei omnipotentis Patris et Filii et Spiritus Sancti copiosa de caelis descendat super hanc nostram oblationem: et accepta Tibi sit hæc oblatio, Domine Sancte, Pater omnipotens, Aeternus Deus, misericordiosissime rerum conditor. »

⁹⁶ Dans le rite chartreux, le prêtre élève le calice en disant: « in spiritu humilitatis... » Celle-ci était aussi la seule prière privée de l'offertoire dans les rites monastiques de Cluny et de Cîteaux. Cf. Tirot « Un ordo monastique... » p. 59 et 67.

⁹⁷ D'après Tirot (« Un ordo monastique... ») dans l'expression « sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo hodie, ut placeat tibi » qui s'y trouve, les termes « sacrificium nostrum » ne concernent pas « notre sacrifice », comme notre piété subjective aurait tendance à le croire, mais le sacrifice du Christ en Croix que le prêtre va offrir.

⁹⁸ Elle apparaît déjà dans les missels plus antiques, on la trouve d'ailleurs dans les rites Lyonnais et Ambrosien, et il existe aussi dans le rite Carmélite, quelque peu modifié, comme formule unique pour l'offertoire. L'offertoire Dominicain, même s'il commence par les mêmes paroles (cf. ci-dessus), de par sa structure et son contenu est plus assimilable au « Suscipe Sancte Pater ».

mystères du Christ⁹⁹ et en l'honneur des Saints¹⁰⁰: en premier lieu, la Vierge Marie, Saint Jean-Baptiste, les Saints Apôtres Pierre et Paul¹⁰¹, tous les Saints qui ont été agréables à Dieu dès le début du monde¹⁰², ceux dont la fête est célébrée en ce jour¹⁰³, ceux dont les noms sont inscrits dans les « diptyques » et ceux dont les reliques se trouvent sur l'autel où l'on célèbre; et pour notre salut et afin que tous ceux que nous honorons, intercèdent pour nous¹⁰⁴.

En outre, cette « anticipation » est aussi présente dans beaucoup de « orationes Secretae » du missel Romain et du propre Canon Romain dans sa première partie, c'est-à-dire, avant la consécration¹⁰⁵.

Finalement le prêtre dit, en se tournant vers les fidèles, l'«Orate fratres» qu'avec quelques différences, utilisent les rites Romain, Lyonnais, Dominicain, Carmélite et Chartreux. Dans le rite Lyonnais il lui est répondu: “Dóminus Deus omnípotens Suscípiat sacrificium de ore tuo, et de manibus tuis, ad utilitátem sanctae suae Ecclesiæ, et ad salutem omnis pópuli christiáni, et ad remedium ómnium fidélium defunctórum”. Dans le Carmélite: “Memor sit Dominus omnis sacrificii tui: et holocaustum tuum pingue fiat, tribuat tibi secundum cor tuum et omnem consilium tuum confirmet”. Dans le Dominicain l'«Orate fratres» reste sans réponse. Et dans le Chartreux le prêtre se limite à dire: “Orate Fratres pro me peccatore ad Dominum Deum nostrum”, sans non plus recevoir de réponse¹⁰⁶.

Dans les rites orientaux nous trouvons, également, de fréquentes « anticipations » de la présence réelle, qui, suivant le style propre à ces traditions

⁹⁹ Le rite Lyonnais ajoute la mention de l'Incarnation et de la naissance à celles de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension des rites Romain et Ambrosien.

¹⁰⁰ Le rite Lyonnais ajoute avant en l'honneur du Saint Esprit.

¹⁰¹ Les trois n'apparaissent que dans le rite Romain.

¹⁰² Dans le rite Lyonnais et Ambrosien.

¹⁰³ Idem.

¹⁰⁴ Le rite Ambrosien possède en outre deux prières commençant de la même manière: l'une pour le prêtre et l'autre énumérant en détail les intentions pour lesquelles le sacrifice est offert : « Et suscipe sancta Trinitas hanc oblationem quam tibi offerimus pro regimine, et custodia, atque unitate Catholicae fidei: et pro veneratione quoque beatae Dei Genitricis Mariae, omniumque simul Sanctorum tuorum: et pro salute, et incolumitate famulorum, famularumque tuarum, et omnium, pro quibus clementiam tuam implorare polliciti sumus, et quorum quarumque eleemosynas suscepimus, et omnium fidelium Christianorum, tam vivorum, quam defunctorum, ut te miserante, remissionem omnium peccatorum, et aeternae beatitudinis praemia, in tuis laudibus fideliter perseverando percipere mereantur, ad gloriam, et honorem nominis tui, Deus misericordissime rerum conditor. »

¹⁰⁵ Les prières secrètes du missel de Saint Pie V emploient trente et une fois le terme « hostia », trent-neuf fois « sacrificium », quatre fois « immolatio ». Cf. Tirot, « Histoire des prières d'offertoire... » p. 76.

¹⁰⁶ Dans le rite Byzantin, le prêtre avant la Grande entrée fait une inclination vers les fidèles, qui implique une demande de ce genre. Dans le rite Chaldéen, il dit: « Mes frères, priez pour moi afin que cette offrande soit accomplie par mon intermédiaire ». Ce à quoi le chœur répond: « Que Dieu le Seigneur de l'Univers, par Sa grâce et Sa miséricorde, te fortifie pour accomplir Sa volonté et qu'il accepte ton offrande et prenne plaisir à ton sacrifice, pour nous, pour toi et pour les quatre coins du monde, à jamais ».

liturgiques, ne sont pas limitées aux mots, mais se traduisent aussi fréquemment par des gestes et des rites.

Dans le rite Byzantin, la préparation des dons et l'offertoire sont placés dès le début dans un contexte nettement sacrificiel: avant de commencer la « proskomidia », le prêtre récite le tropaire du vendredi Saint¹⁰⁷: « Tu nous as rachetés de la malédiction de la loi par ton Sang très précieux. Cloué sur la Croix et percé par la lance, tu fais jaillir une source d'immortalité pour les hommes. Ô notre Sauveur, gloire à toi ». Et immédiatement ce sens sacrificiel est fortement renforcé, lorsque dans la complexe préparation du pain (appelé de manière évocatrice « l'agneau ») sont employées les paroles du prophète prédisant le sacrifice du Servant souffrant: « Comme une brebis, il a été mené à l'immolation. Et comme un agneau sans tache, muet devant celui qui le tond, il n'a pas ouvert la bouche. Dans l'humilité, son jugement a été exalté. Qui racontera sa génération ? Car sa vie a été élevée de la terre ». (Is 53, 7-8). Ce même texte est utilisé aussi dans l'offertoire par les Arméniens, les Syriques et les Maronites, mais à la différence de ceux-ci, le prêtre Byzantin, tandis qu'il le récite, coupe l'agneau avec la « lance »¹⁰⁸, en ajoutant ensuite: « Il est immolé, l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, pour la vie et le salut du monde ». (cf. Jn 1, 29). Il perce, alors, de la lance le côté gauche de « l'agneau » en disant cette formule: « L'un des soldats lui perça le côté avec sa lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui a vu, c'est lui qui en rend témoignage et son témoignage est véridique » (Jn 19, 34), qui dans ce contexte acquiert un caractère évident d'anticipation. Ces mêmes termes sont utilisés aussi, bien que non accompagnés de la cérémonie qui les dramatise, par les rites Syriac, Chaldéen, Malabar et Arménien, et dans l'Occident, par les rites Lyonnais, Chartreux, Mozarabe, Ambrosien, et de l'église de Braga¹⁰⁹

Les Syriques Malabars catholiques (ainsi que les Chaldéens et Nestoriens¹¹⁰) préparent le calice, en se servant d'une expression plus forte encore, qui souligne cette

¹⁰⁷ Il s'agit d'une hymne brève composée sur la base d'une combinaison de textes bibliques concernant la rédemption (Gal 3, 13 ; 1 Pt 1, 19; Jn 19,34).

¹⁰⁸ C'est un ustensile liturgique propre au rite byzantin, il s'agit d'un petit couteau ayant la forme d'une lance (en souvenir de la Passion) au moyen duquel on coupe le pain pour lui donner la forme carrée requise pour son usage liturgique, en ôtant les parties excédentes. Il s'utilise aussi pour extraire les parcelles des autres petits pains offerts en honneur des saints et pour les intentions des fidèles.

¹⁰⁹ Dans le rite Romain, la préparation du calice n'a pas de sens anticipatoire, mais à travers l'adaptation d'une ancienne prière de la fête de Noël, on met à profit le symbolisme de l'union de l'eau et du vin pour remarquer l'élévation de la nature humaine opérée par le Christ, de qui il est demandé d'arriver à devenir « consortes » de sa divinité. On ne comprend pas pourquoi, dans le *Novus Ordo Missae*, cette première partie de la prière, d'une grande beauté littéraire, théologique et spirituelle a été éliminée; Paul VI même s'étonnait de ce qu'il appelait une « mutilation » (cf. Bugnini, *La riforma Liturgica* p. 376). Le rite Carmélite, pas plus que le Dominicain, n'ont pas de prière spéciale pour la préparation du calice; dans ce dernier, on ne dit que « In nomine Patris, et Filii et Spiritus Sancti » au moment de la bénédiction de l'eau.

¹¹⁰ Cf. Brightman, p. 251.

prolepse: «le sang précieux est versé dans le Calice de Notre Seigneur Jésus-Christ ...» et ensuite ils versent de l'eau en disant aussi: «L'un des soldats...». Quand le pain est mis sur la patène, l'on dit: «Que cette patène soit signée avec le corps saint de Notre Seigneur Jésus-Christ...»¹¹¹.

Dans le rite Copte, le prêtre, l'hostie dans ses mains, récite la prière de l'offertoire au cours de laquelle, après une apologie où il se reconnaît indigne de ce haut ministère, il implore: «Accorde-nous, ô Seigneur, que notre sacrifice soit accepté devant Toi pour mes péchés et pour les ignorances de ton peuple». Ensuite, il fait la procession autour de l'autel avec les offrandes, rendant gloire à Dieu, demandant la paix et l'édification pour l'Église et pour les offrants, en même temps qu'il dit: «Souviens-toi, ô Seigneur, de ceux qui ont apporté devant toi ces dons, de ceux pour lesquels ils ont été apportés. Accorde à tous la récompense céleste».

Dans le rite de la Grande entrée, qui dans le rite Byzantin revêt une solennité spéciale, les dons sont traités aussi comme si le Christ lui-même était présent (dans plusieurs endroits le peuple se prosterne devant la procession); le prêtre bénit le peuple avec eux et ensuite le chœur chante, en terminant l'hymne des chérubins: «pour recevoir le Roi du ciel et de la terre, invisiblement escorté par les légions des anges».

Dans le rite Arménien¹¹², bien que la cérémonie ne soit pas tellement déployée, (car la procession a lieu à l'intérieur du sanctuaire, en passant par derrière l'autel), les paroles du psaume 23, (vv. 7-10), dites par le diacre pendant qu'il porte les offrandes, n'en sont pas moins significatives: «Levez vos portes, princes, et élevez vous, portes éternelles et le Roi de gloire entrera»; et à la question posée par le prêtre: «Qui est ce Roi de gloire? Le seigneur des puissances», il répond: «C'est Lui le Roi de gloire!». Et il remet le calice et la patène au célébrant, qui bénit le peuple avec eux, en disant: «Bénit soit celui qui vient au nom du Seigneur».

Dans le rite Éthiopien, le prêtre fait la procession en portant les hosties dans une corbeille spéciale placée sur sa tête, cependant que le chœur chante: «Tu es l'urne d'or pur dans laquelle se trouve la manne, pain caché qui est descendu des cieux et donneur de vie à tout l'univers».

¹¹¹ Les Syriens, comme en Occident dans les rites Dominicain et Lyonnais, récitent des versets du psaume 116 lors de l'offertoire du calice « Quid retribuam Domino... et calicem salutaris accipiam... », prescrit dans le rite Romain à la communion du sang.

¹¹² Au début de l'entrée avec les dons, l'hymne suivant (qui a aussi un sens fortement anticipatoire) est toujours chanté (il est utilisé pareillement dans le rite Chaldéen et Malabar - « 'onitha dh' raze » -, mais seulement les dimanches): « Le Corps du Seigneur et le Sang du Sauveur sont mis devant nous: les armées célestes chantent invisiblement et disent d'une voix incessante. Saint, saint, saint, Seigneur des armées ».

Le rite Syriaque au cours du «service d'Aaron», c'est-à-dire de l'offertoire fait au début de la messe, comporte une prière très comparable au «Suscipe Sancta Trinitas» des rites latins que nous avons retracés ci-dessus; en effet, s'y trouvent présents le mémorial de l'œuvre de rédemption, la commémoration de tous les saints qui ont été agréables à Dieu «depuis la création», la commémoration des défunts et de manière particulière des offrants : « Nous faisons mémoire de notre Seigneur, notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ et de toute l'œuvre de rédemption qu'il a accomplie pour nous; son Annonciation par un ange, sa Nativité selon la chair, son Baptême dans le Jourdain, sa Passion rédemptrice, son Élévation sur la Croix, sa Mort vivifiante, sa Sépulture vénérée, sa Résurrection glorieuse, son Ascension au Ciel et sa Session à la droite de Dieu le Père. Nous commémorons sur cette eucharistie placée devant nous¹¹³ en premier lieu notre Père Adam et notre Mère Ève, la sainte Mère de Dieu, Marie, les Prophètes, les Apôtres, les Prédicateurs, les Évangélistes, les Martyrs, les Confesseurs, les Justes, les prêtres, les saints Pères, les vrais Pasteurs, les docteurs orthodoxes, les solitaires et les moines, ceux qui prient avec nous et tous ceux qui, depuis la création, vous ont été agréables, Seigneur, depuis Adam et Ève jusqu'à ce jour. Nous faisons également mémoire de nos pères, de nos frères, des maîtres qui nous ont enseigné la doctrine de vérité, de nos défunts et de tous les fidèles défunts, en particulier et nommément de ceux qui sont de notre sang, de ceux qui ont participé ou participent à l'entretien de ce lieu, et de quiconque est en communion avec nous, soit par la parole, soit par l'action, en petit ou en grand; et tout particulièrement de N... pour qui est offert aujourd'hui ce sacrifice. [Ici, le célébrant rappelle les noms de tous ceux pour qui il veut prier]¹¹⁴.

Dans le rite Byzantin, ces commémorations sont faites en plaçant à côté de «l'agneau» des parcelles prises d'autres petits pains. En premier lieu, celle de la Vierge, dont la parcelle est mise à droite de «l'agneau» (en disant «La reine est à sa droite...» Ps 44, 10) et ensuite celles des Saints, ordonnés en neuf catégories, à gauche; puis, en plaçant d'autres parcelles sous «l'agneau», ont lieu les mémentos des vivants en commençant par les autorités ecclésiastiques et civiles, puis des morts et finalement du prêtre lui-même.

Des exemples donnés il s'ensuit que la "prolepse" n'est pas un phénomène limité au rite Romain, ni même aux rites occidentaux du Moyen-Age; en effet, ce phénomène se trouve présent aussi dans les rites d'Orient et qui plus est, dans les rites qui avaient déjà rompu leur communion avec le reste de l'église au V^e siècle. Et même, dans les

¹¹³ La très forte prolepse est à souligner.

¹¹⁴ D'une façon pareille on dit dans le rite maronite: « Sanctifie cette offrande et, par elle, accorde le pardon des offenses et la rémission des péchés à tous ceux pour qui elle est offerte: à moi, à mes parents, à tous les fidèles qui ont peiné et coopéré avec moi, vivants ou déjà morts... »

rites orientaux, il existe un phénomène encore plus frappant, tel que l'épiclese placée après la consécration. Ce qui arrive, c'est que la prolepse aussi bien que l'épiclese sont difficiles à expliquer si l'on considère l'action liturgique d'un point de vue illuministe, conception qui prétend que les gestes et les prières doivent se développer selon un strict ordre logique et chronologique, et que tout doit être rationnellement compréhensible pour tous. Ce n'est qu'en considérant la cérémonie liturgique dans son ensemble comme un tout unitaire (dont le noyau est essentiellement l'aspect sacrificiel), ayant un «espace» et un «temps» propres, différents du «clair et distinct» de la raison humaine que l'on comprend cela, ainsi que l'offertoire placé au début de la messe, la fréquente "duplication" des prières et des formules et en général l'abondante utilisation de gestes symboliques.

1) Les anaphores

L'abondance des anaphores est une des caractéristiques propre aux rites orientaux, ce qui les différencie notablement des occidentaux¹¹⁵. Parmi les premiers, le rite Arménien est le seul à avoir une anaphore unique et invariable¹¹⁶, mais dans les autres rites il existe une appréciable multiplicité. Dans ce sens, le rite Syrien représente, sans aucun doute, le cas extrême, puisqu'on y trouve entre soixante-dix et cent anaphores, dont les Jacobites en utilisent normalement quelques trente et les catholiques n'en ont conservé que sept¹¹⁷. Parmi les autres rites nous rencontrons aussi une certaine diversité, même si leur nombre en est plus discret. Ainsi, parmi les éthiopiens catholiques nous trouvons dix-sept anaphores (dont les monophysites ne reconnaissent

¹¹⁵ Le seul rite occidental à ne pas employer le Canon Romain est le Mozarabe, mais plutôt qu'une multiplicité d'anaphores, ce rite présente une grande quantité de parties propres variables au-dedans de la structure fixe de l'anaphore, de sorte que l'ensemble de l'anaphore varie de jour en jour, comme il arrivait, par ailleurs, dans l'ancien rite gallican.

¹¹⁶ Le Canon Romain est unique aussi, mais il présente certaines parties variables ayant des textes propres à certaines fêtes.

¹¹⁷ Assemani (1709-1782) affirme qu'en son temps, les Syriacques catholiques utilisaient vingt-cinq anaphores, mais dans le missel de 1843 n'en contient que sept: celle de saint Jacques, de saint Jean l'Évangéliste, saint Basile, saint Xyste, saint Pierre, saint Jean Chrysostome, Mathieu le pasteur (des 72 disciples); le missel de 1922 comporte lui aussi sept anaphores, mais il a substitué aux quatre dernières celles des douze Apôtres, de saint Marc, de saint Eustache, patriarche d'Antioche et de saint Cyrille d'Alexandrie, respectivement. L'anaphore par excellence du rite Syriaque est celle de saint Jacques, utilisée les dimanches et dans les fêtes du Seigneur, ainsi que lors de l'ordination d'un prêtre, durant sa première messe et quand il est célébré la première fois sur un autel; pour les fêtes de la Vierge, on utilise fréquemment celle de saint Jean l'Évangéliste, l'usage des autres anaphores est livré au critère du célébrant, même si, en général, dans les jours ordinaires celle communément employée est celle des douze Apôtres.

que quatorze¹¹⁸), les maronites en gardent neuf¹¹⁹, et les byzantins, coptes et chaldéens n'en ont que trois, qu'ils n'utilisent qu'à des occasions préétablies¹²⁰.

Le type le plus répandu est celui de la tradition antiochienne, représentée par les anaphores de saint Basile, de saint Jean Chrysostome, de saint Jacques, l'anaphore copte de saint Basile, l'arménienne et les anaphores II et III des chaldéens et des malabars. Même si chacune a ses caractéristiques propres et sa rédaction propre, néanmoins, certains sujets fondamentaux constituent leur thématique doctrinale. Par la suite, nous présenterons ces thèmes fondamentaux, qui apparaissent déjà dans les Constitutions Apostoliques. Cette énumération, bien entendu, n'en constitue qu'un schéma synthétique, car il n'y a pas d'anaphore qui les contienne tous, mais certaines en possèdent quelques-uns et d'autres quelques- autres; de même leur ordre apparaît fréquemment altéré.

Après le dialogue d'introduction qui se termine généralement par la réponse des fidèles « c'est une chose digne et juste », l'idée est reprise par la formule « Il est vraiment digne et juste ». Et la prière est adressée à Dieu le Père (même si le Fils et le

¹¹⁸ Elles sont: l'anaphore des Apôtres, l'anaphore de Notre Seigneur, l'anaphore de saint Jean l'Évangéliste, l'anaphore des 318 Pères Orthodoxes (du concile de Nicée), l'anaphore de Notre Dame(I) (attribuée à Kyriakos de Behnsa), l'anaphore de saint Athanase, l'anaphore de saint Basile, l'anaphore de saint Grégoire de Nicée, l'anaphore de saint Épiphane, l'anaphore de saint Jean Chrysostome, l'anaphore de saint Cyrille (I), l'anaphore de saint Jacques de Sarug, l'anaphore de saint Grégoire, l'anaphore de saint Dioscorus, l'anaphore de Notre Dame (II) (de Georges de Gasseccia), l'anaphore de saint Marc, l'anaphore de saint Jacques, frère du Seigneur (les trois dernières étant rejetées par les monophysites). L'anaphore la plus typique de l'Église éthiopienne, la plus ancienne et la plus utilisée est celle des Apôtres, qui dans son essence est égale à celle rapportée par saint Hyppolite dans sa « Tradition Apostolique ».

¹¹⁹ La première édition du missel maronite (1594) incluait quatorze anaphores coïncidant en bonne partie avec les syriennes, la deuxième édition de 1716 en élimine trois (la III de saint Pierre, appelée « Charar », celle de Jean Bar Chouchan et celle de Maruta de Tagrit) et en ajoute trois: celle appelée « anaphore de l'Église Romaine » (composée par Andés Scandar pour cette édition, en s'inspirant des prières du canon romain), celle de Jean Maroun (XVe siècle) et la liturgie des Présanctifiés (rédigée aussi par Scandar d'après l'ancienne anaphore III de saint Pierre « Charar »). L'édition de 1763 les limite à neuf: celles de saint Jacques, saint Jean l'Évangéliste, saint Xyste, les douze Apôtres, saint Marc, saint Pierre et les trois de l'édition de 1716. Actuellement, une révision du missel maronite est en cours.

¹²⁰ Parmi les Byzantins, les anaphores utilisées sont celles de saint Jean Chrysostome (employée habituellement) et de saint Basile, employée pour la fête du saint (le 1^o janvier) et neuf fois pendant l'année, spécialement les dimanches du Carême. Les grecs orthodoxes de Jérusalem et de Chypre (Alexandrie) célèbrent une fois l'an (le 23 octobre, c'est-à-dire, la fête de l'apôtre saint Jacques) la très ancienne liturgie grecque de saint Jacques, qui a un ordinaire propre. Les Chaldéens utilisent normalement « l'Anaphore des Apôtres », la deuxième anaphore (appelée par les Nestoriens « de Théodore de Mopsuestia ») est employée dès le premier dimanche de l'Avent jusqu'au dimanche des Rameaux inclus, et la troisième (attribuée par les Nestoriens à Nestorius lui-même) est utilisée le jour de l'Épiphanie, le jour de la commémoration de saint Jean-Baptiste, le jour de la commémoration des docteurs grecs, le mercredi de la supplication des ninivites et le Jeudi Saint. Les Coptes, de leur côté, utilisent pendant l'année la liturgie de Saint Basile (probablement un abrégé de celle grecque du même nom); à l'occasion des fêtes de Noël, de l'Épiphanie et de Pâques ils utilisent l'anaphore appelée de saint Grégoire; finalement, le vendredi précédant le dimanche des Rameaux, ils utilisent, rien qu'une fois par an, l'anaphore de saint Cyrille, appelée aussi de saint Marc. Les Syriens et les éthiopiens ont une certaine liberté d'élection, bien que les dimanches et les jours des fêtes principales, ils utilisent celle de saint Jacques et des apôtres, respectivement.

Saint Esprit sont parfois mentionnés) en l'appelant « Créateur » ou « Seigneur de la Création », à qui les créatures louent et rendent grâces, les hommes en s'associant aux hiérarchies célestes chantent l'hymne « Saint, Saint, Saint ... ». Ce dernier terminé, le célébrant reprend sa prière au moyen de l'expression « Tu es Saint » ou « vraiment, Tu es Saint... » et, généralement on invoque les trois personnes de la Très Sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint Esprit. Ensuite il commence à rappeler les œuvres faites par Dieu en faveur de l'humanité: Il a créé l'homme du néant, l'a doué d'intelligence et d'une volonté libre, l'a placé dans le Paradis; après sa chute dans le péché, malgré tout, Il ne l'a pas abandonné pas, mais par contre Il lui a donné la loi, les prophètes, le sacerdoce et les holocaustes préfiguratifs, mais surtout Il lui a donné son propre Fils, qui s'est abaissé en s'incarnant et habita parmi les hommes, il a accompli l'économie, a enseigné les préceptes, a détruit l'idolâtrie, l'a amené à la connaissance du Père, s'est acquis un peuple élu par le baptême. Finalement Il s'est livré pour nous, est descendu aux enfers, est ressuscité, est monté aux cieux, est assis à la droite du Père, reviendra pour juger l'humanité selon ses œuvres, et finalement Il a laissé le mémorial de sa Passion.

Ensuite vient le récit de l'Institution (avec les paroles consécatoires) au bout duquel il dit la formule « Faites ceci » ou « Toutes les fois... ».

À quoi fait suite l'anamnèse, qui inclut: les souffrances salutaires de Notre Seigneur, la croix, la sépulture de trois jours, la résurrection, l'ascension, sa session à la droite du Père, son deuxième avènement et se termine par l'expression « nous vous offrons ce qui est vôtre de ce qui est vôtre, en toutes choses et pour toutes choses » ou une autre semblable.

Subséquent, ont lieu les commémorations (diptyques). En premier lieu de « ceux qui reposent dans la foi »: les saints et les fidèles chrétiens. Ensuite, pour les vivants: l'église, ses autorités; ceux qui ont apporté les dons, les gouverneurs, le peuple fidèle présent, les nécessiteux, la hiérarchie.

Avec le temps s'est répandu l'usage de réciter l'anaphore (en tout ou en partie) à voix basse¹²¹. L'église syro-orientale, semble-t-il, a été la première à adopter l'anaphore silencieuse vers la fin du V^e siècle¹²².

¹²¹ Que le prêtre dise certaines parties à voix basse, voilà un phénomène par ailleurs, généralisé. Dans certains cas, c'est parce qu'il s'agit de prières privées accompagnant les rites réalisés en même temps; en d'autres cas, cela est dû à leur aspect sacré, surtout lorsqu'il s'agit de la partie la plus sacrée de la liturgie: l'Anaphore.

¹²² Cf. A. King, *Liturgies d'Antioche*, p. 239, note 102.

m) La Communion et le traitement de l'Eucharistie

Dans les divers rites, nous trouvons souvent des prières de préparation à la communion, lesquelles, en termes généraux, consistent dans un acte de confession des péchés et un acte de foi dans l'eucharistie¹²³.

Dans le rite romain, cela s'accomplit au moyen du Confiteor, chanté par le diacre dans la messe solennelle ou tout simplement lu dans la messe basse, après lequel le prêtre dit l' « Ecce Agnus Dei... », tandis qu'il montre la Sainte Hostie au peuple.

Dans le rite arménien, le diacre dit: « Approchez-vous avec crainte et foi et communiez saintement. Dites: j'ai péché contre Dieu, je crois au Père Saint vrai Dieu, je crois au Fils Saint, vrai Dieu, je crois au Saint Esprit, vrai Dieu. Je confesse et je crois que ceci est vraiment le corps et le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui efface les péchés du monde »¹²⁴.

Dans le rite byzantin on trouve cette belle confession de foi qui exprime avec plus d'étendue les mêmes idées¹²⁵: « Je crois et je confesse, Seigneur, que tu es vraiment le Christ, Fils du Dieu vivant, venu en ce monde sauver les pécheurs dont je suis le premier. Je crois aussi que ceci est ton Corps très saint et très pur, que ceci est ton Sang vénérable et précieux. Je te supplie, donc, aie pitié de moi et pardonne mes fautes, volontaires et involontaires, celles commises de parole o par œuvre, ayant connaissance ou par ignorance, et accorde-moi de communier sans reproches Tes très purs Sacrements, pour le pardon de mes fautes et pour la vie éternelle. Amen. » Et il conclut par cette pétition: « Accepte-moi à ta Cène mystique comme un convive, ô Fils de Dieu, car je ne dévoilerai pas tes Mystères à tes ennemis et je ne te donnerai pas un baiser comme Judas, mais comme le larron je te confesse: souviens-toi de moi, Seigneur, dans ton Royaume. Que la réception de tes saints Mystères, Seigneur, ne tourne point à mon jugement et à ma condamnation, mais à la guérison de mon âme et de mon corps. »

Mais c'est dans le rite alexandrin où nous rencontrons la confession de foi la plus enflammée. Autant les coptes que les éthiopiens disent avant la communion: « Amen, amen, amen. Je crois, je crois, je crois et je confesserai jusqu'au dernier soupir que c'est le Corps vivifiant de Ton Fils Unique, Notre Seigneur, Notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ. Il l'a pris de Notre Dame et Reine, Sainte Marie, Mère de Dieu. Il l'a uni à sa divinité sans mélange, sans confusion et sans changement. Il l'a confessé publiquement devant Ponce-Pilate. Il a livré librement ce Corps pour nous sur l'arbre de

¹²³ Dans les rites orientaux, l'expression « Sancta Sanctis » est dite lors de l'élévation des espèces sacrées; et est présente aussi dans le rite mozarabe.

¹²⁴ La bénédiction solennelle avec le Saint Sacrement faite par le prêtre avant la communion est une caractéristique remarquable de ce rite.

¹²⁵ Récitée par le prêtre à voix basse avant de communier et ensuite à haute voix par les fidèles.

la Sainte Croix. Je crois, je crois, je crois en vérité que sa Divinité n'a jamais été séparée de Son Humanité même l'espace d'un moment ou d'un battement d'œil. Il est donné pour notre salut et la rémission de nos péchés afin que ceux qu'il a rachetés aient la vie éternelle. Je crois, je crois, je crois que cela est vrai, Amen ».

Dans le rite chaldéen, enfin, il n'y a pas de confession explicite des péchés, mais le diacre (et dans les grandes solennités, le chœur et le peuple) chante: « Nous tous, avec crainte et respect approchons-nous du mystère du Corps et du Sang précieux de Notre Sauveur. Avec un cœur pur et une foi ferme souvenons-nous de Sa passion et méditons Sa résurrection (...). Participons aux mystères de l'Eglise en une prière pure et dans une contrition consciente et avec la ferme intention de nous repentir, en nous détournant de nos fautes, regrettant nos péchés et demandant miséricorde et pardon à Dieu Maître de l'univers et en pardonnant à nos frères leurs offenses ».

Pendant ce temps, le prêtre réalise la fraction du pain et ensuite il dit à voix basse la suivante prière d'intercession: « Dans Ta tendresse, Seigneur, pardonne les péchés et les fautes de tes serviteurs; et sanctifie nos lèvres par l'effet de Ta bonté afin qu'en ton royaume, en compagnie de tous les saints, elles puissent porter des fruits de gloire à Ta sublime Divinité ».

Les différents rites manifestent aussi, fréquemment, un rapport de spéciale révérence envers l'Eucharistie et un soin tout particulier en ce qui concerne les dispositions avec laquelle elle est reçue et à l'égard des parcelles du corps très pur du Seigneur, afin qu'aucune d'elles ne se perde. On peut remarquer, de même, la responsabilité du prêtre au cas où il n'y veillerait pas. Ainsi, le prêtre éthiopien dit: « S'il y en a un qui est pur, laissez-le recevoir l'hostie, et qui n'est pas pur, ne le laissez pas en recevoir, pour qu'il ne soit pas consumé dans le feu de la Divinité, qui a de la revanche dans son cœur et qui a un esprit aliéné à cause du manque de chasteté. Moi je suis pur du sang de vous tous et de votre sacrilège contre le corps et le sang du Christ: je n'ai rien à voir avec votre réception du Saint Sacrement. Je suis pur de votre erreur, et votre péché retournera sur votre propre tête si vous ne Le recevez pas en pureté ». Dans le rite syrien, pendant que le prêtre effectue la purification des parcelles, il dit: « S'il en reste un membre (une parcelle), il reste à votre connaissance qui a créé les mondes; s'il en reste un membre, que le Seigneur en soit le gardien et qu'il nous pardonne »¹²⁶.

¹²⁶ Dans le rite Byzantin une prière semblable n'existe pas, mais les rubriques indiquent que « le diacre ... consomme le saint avec crainte et ayant grand soin de ce que rien, ni même la particule la plus petite ne tombe ou ne reste abandonnée ».

5. Quelques aspects dogmatiques

Il serait très long de mentionner tous les textes, gestes et rites qui manifestent la foi dans les différentes vérités concernant l'Eucharistie et la Messe dans les diverses traditions liturgiques de l'Église, surtout celles d'Orient. Nous ne signalerons, à grands traits, que certains ayant le plus de signification, comme dans la liturgie byzantine russe, la prosternation faite par le prêtre après la consécration jusqu'à toucher le sol avec le front, ou la coutume immémoriale, généralisée dans toutes les églises orientales, de donner la communion aux enfants, même avant l'âge de raison, manifestant ainsi la croyance dans l'efficacité du sacrement « ex opere operato ».

Est à signaler aussi la conception de la messe comme Sacrifice propitiatoire, reflétée dans la très ancienne prière syriaque de la fraction du pain, utilisée depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'au VIII^e siècle et restaurée dans le missel catholique de 1922 : « O Père de Justice, voici votre Fils qui se sacrifie pour apaiser votre colère. Acceptez-le. Il est mort pour moi afin que j'obtienne le pardon. Agréez ce sacrifice présenté par mes mains et pardonnez-moi. Ne vous souvenez plus des fautes que j'ai commises contre votre Majesté. Voici son sang répandu sur le Calvaire par les malfaiteurs. Il prie pour moi. Écoutez ma prière à cause de ses mérites. Que de péchés de ma part et que de miséricorde de la vôtre, si vous les pesez. Mais votre miséricorde l'emporte infiniment sur le poids des montagnes les plus lourdes. Regardez les péchés, mais regardez aussi le sacrifice offert pour eux ; le sacrifice et la victime sont infiniment supérieurs aux péchés. C'est parce que j'ai péché que votre Bien-Aimé a souffert des clous et de la lance. Ses souffrances sont suffisantes pour vous apaiser et par elles j'obtiens la vie. Gloire au Père qui a livré son Fils pour notre salut, adoration au Fils qui est mort sur la croix et nous a donné la vie, reconnaissance au Saint-Esprit qui a commencé et achevé le mystère de notre Rédemption ».

Ou encore la conception du prêtre en tant que médiateur, que traduit cette prière de la liturgie chaldéenne: « J'adore votre grâce, Seigneur; je confesse votre miséricorde en ce que, malgré mon indignité due à mes péchés, vous m'avez rendu proche de vous dans votre compassion et constitué ministre et médiateur de ces glorieux et saints mystères; je prie et supplie votre Majesté afin qu'ils nous obtiennent la paix et la tranquillité du monde, la conservation de votre sainte Église et l'accroissement de la vraie foi, l'exaltation des justes, le pardon des pécheurs et l'acceptation des pénitents, le retour de ceux qui sont loin de vous, l'encouragement des faibles et le rafraîchissement des tourmentés, le réconfort des affligés, la guérison des malades, le soutien des pauvres et une bonne mémoire des défunts; accordez à nous tous, Seigneur, les choses qui nous aident et soient agréables à votre majesté ». Ou la fonction remplie par le prêtre dans les

diverses liturgies orientales, en général, clairement différenciée de celle du diacre; en effet, pendant que ce dernier dirige la prière des fidèles et présente leurs pétitions (dans le rite byzantin, en dehors du sanctuaire), le prêtre, caché dans certains cas aux yeux du peuple, s'adresse à Dieu à voix basse durant la plupart de la cérémonie¹²⁷.

Finalement, l'intercession très remarquable de la Mère de Dieu et des saints, qui apparaît très fréquemment dans toutes les liturgies et d'une manière notable à la fin de multiples litanies du rite byzantin, dont la forme la plus complète se trouve dans la « Liturgie Grecque de saint Jacques »: « En commémorant la très sainte, pure, très glorieuse Notre Dame, la Mère de Dieu et toujours Vierge Marie, le glorieux, prophète, précurseur et Baptiste Saint Jean, les divins et dignes de toute louange apôtres, les glorieux prophètes et les martyres qui remportent le prix de la lutte, ensemble avec tous les saints et les justes, recommandons-nous à nous-mêmes et les uns aux autres et toute notre vie au Christ Dieu ».

6. Conclusion

Les éléments que nous avons trouvés au cours de notre recherche ont, sans doute, quelques aspects rattachés au « génie » propre de certaines cultures, peuples et époques, cependant il y en a quelques-uns intimement liés à la nature même de la liturgie de l'Église de tous les temps. Il y a quelques semaines, dans une lettre adressée à la Sacrée Congrégation pour le Culte Divin, le Saint Père y faisait allusion avec ces mots : « La Liturgie Sacrée... ne peut jamais être réduite à une simple réalité esthétique, ni être considérée comme un outil à finalités purement pédagogiques ou œcuméniques. La célébration des saints mystères est avant tout action de louange à la souveraine majesté de Dieu, Un et Trine, et l'expression voulue par Dieu lui-même... La célébration liturgique est un acte de la vertu de religion qui, de façon cohérente avec sa nature, doit se caractériser par un sens profond du sacré. En elle l'homme et la communauté doivent être conscients de se trouver devant Celui qui est trois fois saint et transcendant. En conséquence l'attitude requise ne peut qu'être pénétrée par le respect et le sens de la stupéfaction qui provient du fait de se savoir en présence de la majesté de Dieu. Ne voulait-elle peut-être pas exprimer ce Dieu en commandant à Moïse d'enlever ses sandales devant le buisson ardent ? Elle ne naissait peut-être pas de cette conscience l'attitude de Moïse et d'Elie, qui n'osèrent pas regarder Dieu face à face ? ... Le Peuple de Dieu a besoin de voir dans les prêtres et les diacres, un comportement plein de

¹²⁷ Voilà pourquoi en Orient la liturgie est célébrée habituellement avec diacre (autrefois, indispensable aussi en Occident) et le prêtre ne célèbre seul et en assume ses parties que lorsqu'on ne peut pas en compter; aussi, l'existence d'un diaconat permanent s'explique-t-elle, puisqu'il doit remplir une fonction liturgique spécifique.

révérence et de dignité, capable de l'aider à pénétrer les choses invisibles, même sans autant de paroles et d'explications. Dans le Missel Romain, dit de Saint Pie V, comme dans diverses liturgies orientales, on trouve de très belles prières avec lesquelles le prêtre exprime le plus profond sens d'humilité et de révérence face aux saints mystères : celles-ci révèlent la substance même de la Liturgie, quelle qu'elle soit. La célébration liturgique présidée par le prêtre est une assemblée priante, rassemblée dans la foi et l'attente de la Parole de Dieu. Celle-ci a comme but premier celui de présenter à la divine Majesté le Sacrifice vivant, pur et saint, offert sur le Calvaire autrefois et pour toujours par le Seigneur Jésus, qui se rend présent chaque fois que l'Eglise célèbre la Sainte Messe pour exprimer le culte dû à Dieu en esprit et vérité. »